VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 7 AVRIL 1914 NUMERO 47

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

Provincial Library 1914

CE QU'IL FAUT

Le terrain se déblaie, les programmes se définissent. Nous ne pouvons que nous en féliciter en vue des prochaines élections provinciales. Plus le champ de lutte sera nettement délimité, plus les combattants arboreront au grand jour leurs vraies couleurs, plus notre choix entre les différents candidats sera facile et courra chance d'être efficace.

* * *

A la réunion des libéraux de langue française, dont nos lecteurs ont pris connaissance la semaine dernière, a succédé la convention générale du parti. Des multiples discours qu'on y a débutés, des délibérations de tous genres auxquels participèrent les conventionnistes, a émergé un programme volumineux, complexe et fort varié:

Maintien intégral de l'école nationale (?) selon l'acte de 1897: enseignement obligatoire de l'anglais dans toutes les écoles publiques; la fréquentation scolaire obligatoire: le rappel des amendements Coldwell: la disparition de la buvette si par referendum le peuple se prononce dans ce sens; une modification de la loi des licences permettant aux municipalités de diminuer le nombre de permis de vente de boissons enivrantes et leur donnant le pouvoir de le limiter: le suffrage féminin: la législation directe: des élections sans corruption: etc.

De ce programme comme de la réunion des libéraux français se dégage nettement la volonté de M. Norris de ne modifier aucunement le règlement Laurier-Greenway.

Elle est soeur siamoise de celle qu'exprimait M. Coldwell le 13 juillet 1913 à Brandon: "La question en jeu, disait alors le ministre de l'éducation, est ceci: Sommes-nous pour rétablir les écoles séparées dans cette province. Je vous dis, pour moi en particulier, et pour George Lawrence, que nous sommes aussi bons orangistes que jamais, et il y a James Argue, le Dr McFadden, d'Emerson, et une demie douzaine d'autres qui ne sont pas pour siéger à la chambre et voir la loi modifiée de quelque manière."

* * *

Il est donc juste de dire que la question scolaire n'est pas réellement en jeu dans la lutte qui s'ouvrira bientôt. Elle n'est pas réglée, déclarait ces jours-ci Monseigneur l'Archevêque, et ni l'un, ni l'autre parti n'offre de la régler.

La déclaration de M. Norris n'est pas plus encourageante que celle de M. Coldwell; toutes deux ont le même sens.

* * *

Dans la prochaine chambre, notre sort ne dépendra pas tant des partis eux-mêmes que de la composition de ces partis, en d'autres termes, il dépendra de la valeur de chaque député et de son état d'esprit vis-à-vis nous.

Dans les comtés où nous sommes maitres, il importe que nous choisissions des représentants dont nous n'aurons point honte. Ainsi on ne saurait, parce que l'accepte le parti qui nous est le plus sympathique, voter pour un candidat ignorant, amoral, et jouissant, dans la vie privée comme dans la vie politique, d'une réputation bien établie et bien méritée de fieffé menteur et d'individu sans vergogne. Mieux vaut un adversaire qu'une pareille guenille. Ce nous sera moins dommageable.

Dans les comtés où nous ne sommes pas la majorité, qu'on pèse la valeur de chaque candidat, les garanties qu'ils offrent, qu'on n'oublie pas l'attitude de leurs chefs, de la presse de leur parti. Que tout cela pèse dans la décision de l'orateur.

C'est un vote libre et raisonné qui, dans les circonstances actuelles, nous paiera le mieux.

SITUATION PENIBLE

(*Le Clairon*)

Parmi tous les bruits qui courent constamment dans les foules la note dominante à Windsor et dans les alentours se rapporte constamment à la triste situation où se trouvent les Canadiens-français du diocèse de London par rapport à leur langue maternelle.

Les apparences démontrent clairement qu'on veut la disparition du français, et à brève échéance, dans cette partie de l'Ontario.

Nous demandons l'usage du français dans nos églises et dans nos écoles, non pas la simple tolérance, mais l'usage plein et entier; ce n'est que la justice et nous en sommes privés.

Ce diocèse ferait-il exception dans notre Sainte Eglise Catholique?

La langue de la moitié des fidèles sera-telle longtemps soumise à de sourdes menées tout-à-fait contraires à l'esprit évangélique.

Nous voulons des soeurs canadiennes-françaises, de même race que nos enfants dans nos écoles, et nous ne pouvons en avoir.

Nous voulons du français, à l'égal de l'anglais dans certaines de nos églises, construites avec nos deniers et sur des terrains donnés par nos compatriotes, et l'on nous donne un peu de français à certains offices secondaires, et jamais aux messes des enfants qu'on veut voir grandir,, sans doute, avec l'anglais seulement dans les oreilles.

Par tolérance, semble-t-il, l'on fait les annonces en français et à certaines messes une instruction en francais pour les grandes personnes qui n'ont pas encore perdu le oli du français.

Durant le carême, les offices sur soir sont en anglais.

Dans les paroisses miétes la justice exigerait que les sermons des grand'meses soient alternativement en anglais et en français, de même que pour les offices du carême.

Les paroises mixtes, comme les mariages mixtes, ne sont pas un état de choses normal. Il vaut mieux pour chaque élément national dans l'église avoir une pauvre chapelle que d'essayer de fusionner deux éléments disparates dans une grande et riche église où pour donner justice à tous il faudrait de longs offices dans les deux langues.

Le noble et magnifique manteau multicolore de l'Église catholique deviendrait une loque sans nuance si l'on voulait fondre en une seule les différentes couleurs nationales qui en composent l'harmonieux ensemble.

Pour le bien général il est donc nécessaire que les Irlandais et les Canadiens-français du Canada, comme les autres nationalités de par le monde, possèdent leurs églises paroissiales distinctes. Les paroisses mixtes sont utiles en pays de missions; dans les grands centres comme Windsor c'est une anomalie.

Que nous serions heureux si la belle parole de T.-P. O'Connor pouvait être mise en pratique par tous: Pas le vert au-dessus du rouge, ni le rouge au-dessus du vert, mais le vert auprès du rouge et le rouge auprès du vert.

"Not the green above the red, nor the red above the green, but the green beside the red and the red beside the green."

Alors chacun chez soi dans sa paroisse, nous vivrions en paix et nous travaillerions épaule contre épaule pour le plus grand bien de notre Mère, la Sainte Eglise Catholique.

Vienne donc enfin l'heure de la justice où notre langue sera respectée!

J.-A. C.

NATIONALITE CANADIENNE

Le Canada doit être un pays bilingue. Ce n'est que par le respect intégral des principes fondamentaux à la base de la Confédération que pourra se former une nationalité canadienne, un véritable patriotisme canadien, plaçant au-dessus de tout les intérêts du Canada. Les idées claires et nettes sont le produit d'une connaissance complète. Cela est vrai du domaine national comme de tout autre domaine de connaissance. Et c'est par une connaissance réciproque totale de leurs gestes actuels et dans le passé que les deux races pourront se comprendre, s'entendre et travailler de concert à former une nation canadienne.

M. Bourassa a souvent répété cette profonde et inéluctable vérité. M. Boyd, l'un des plus brillants écrivains anglais de l'Est, la confirme dans un récent article en anglais dans le *Devoir*.

Constatant la force et le nombre des préjugés dus à une insuffisante connaissance réciproque de la part des deux éléments et surtout de l'élément anglais—ignorant du français—M. Boyd déclare que cet état ne peut durer, qu'un remède s'impose. Ce remède, il l'indique, il le recommande sous peine de la faillite de l'idéal national.

"S'il doit exister une nationalité canadienne ou un sentiment national canadien nous devons bâtir par la base, nous devons commencer avec les enfants dans les écoles Pourquoi le français ne constituerait-il pas une part de l'enseignement dans toute école anglaise du Canada et pourquoi l'anglais ne serait-il pas enseigné dans toute école française! Nul temps n'est meilleur pour l'étude d'une langue que celui de la jeunesse et de la camaraderie. On devrait y ajouter un enseignement plus complet et plus approfondi de l'histoire canadienne. Les élèves anglais devraient apprendre combien tous les Canadiens doivent aux Canadiens-français, comment ils furent les pionniers de la civilisation dans ce pays, comment Papineau batailla pour l'obtention de la liberté politique, comment Lafontaine, de concert avec Baldwin, conquit le gouvernement responsable, comment Georges-Etienne Cartier fut l'un des plus grands des Pères de la Confédération. De même on devrait dire aux élèves Canadiens-français ce qu'ont été William Lyon MacKenzie, Robert Baldwin, John A. MacDonald, George Brown, Charles Tupper, Leonard Tilley, A. T. Galt, Thomas D'Arcy McGee et autres grands Canadiens de langue anglaise. Les jeunes Canadiens devraient apprendre à s'enorgueillir de ces hommes, qu'ils soient de langue anglaise ou de langue française, parce que grands Canadiens.........

......"Avec une tel enseignement, comme je l'ai indiqué, quand la jeunesse deviendra l'âge mûr elle sera ardemment canadienne, en état de parler les deux grandes langues et bien instruite des faits de l'histoire canadienne, Un tel système d'éducation diminuera grandement la mésentente entre races, j'en suis convaincu, et un véritable sentiment national canadien aura été créé. On doit apprendre au Canadien-français et au Canadien-anglais à travailler ensemble sur le terrain national et non pas à suivre des routes divergentes. Sont-ce là des utopies? Si oui, adieu à toute pensée de nationalité canadienne....."

* * *

Le respect du pacte de la Confédération, de la pensée de ses auteurs, le maintien intégral des droits des minorités, ou la Confédération croulera, ou l'oeuvre, si patriotiquement édifiée par Cartier, MacDonald et leurs collègues, ne sera qu'un avatar.

Il n'y a que sur la justice qu'on bâtit solide et durable.

LA DEPOPULATION EN ANGLETERRE

Les ennemis de la France ne pourront plus dédaigneusement la citer comme la patrie du suicide de race, l'unique terre où fleurit la dépopulation. L'Allemagne—dans ses provinces protestantes—a emboité le pas à la France—la France des régions athées et anti-religieuses. L'Angleterre s'inscrit dans cette catégorie: le taux des natalités y va diminuant d'année en année. Ainsi l'an dernier, il n'a été que de 23.87 par mille habitants. N'était-ce le taux relativement peu élevé des décès l'Angleterre se trouverait à un état de décomposition guère plus encourageant que celui de la France.

VERS L'ANARCHIE

(*L'Action Sociale*)

Les nouvelles reçues ces jours derniers de l'Angleterre sont tristes et inquiétantes.

Pendant que la révolte s'organise en liberté et à ciel ouvert dans l'Ulster, le gouvernement radical et inconsistant de MM. Asquith et Lloyd George voit les officiers de l'armée de terre se soustraire à l'obéissance par un mouvement de démissions, qui a l'air d'une sédition ou d'une manoeuvre politique, pendant que le chef de l'amirauté avertit le gouvernement que les officiers de marine en feront autant, si on veut réprimer la révolte dans l'Ulster, c'est-à-dire si l'on veut ramener les orangistes d'Irlande au respect de la loi et de la constitution anglaise.

Le roi, qui a conscience de l'impuissance de son ministère et du Parlement, qui voit, plus loin que les compétitions électorales, l'effet désastreux du mouvement séditieux qui s'organise, tant pour la stabilité intérieure de l'Angleterre que pour son prestige à l'extérieur, a fait entendre un cri d'alarme et s'emploie à apaiser les grosses difficultés où la politique de marchandages a conduit le ministère actuel.

Souhaitons que le roi, dans l'affolement des passions et l'incohérence des opinions, exerce assez d'autorité et de prestige pour tirer son gouvernement et son pays de l'impasse très dangereuse où l'ont engagé de trop téméraires pilotes parlementaires.

L'autorité du roi reste presque la seule ancre de salut qui puisse retenir l'Angleterr dans le très mauvais courant qui peut l'emporter au naufrage. Ce qui est en effet inquiétant, ce n'est pas l'audace des orangistes et des éléments de désordre, c'est la faiblesse de la résistance et de la répression, qui semble laisser l'Angleterre à la merci de cette audace.

Des écrivains et des observateurs sérieux, qui connaissent les moeurs politiques et privées ainsi que les idées courantes de l'Angleterre actuelle nous faisaient, depuis quelque temps, redouter le danger qui apparaît aujourd'hui plus menaçant.

Ils nous indiquaient, dans l'Angleterre, la disparition graduelle du sentiment religieux, s'écroulant sous l'action dissolvante, révolutionnaire anarchique du libre examen, malgré l'appui officiel et malgré les trésors de la vie chrétiene que la Réforme voulait conserver, tout en en ruinant le principe.

Ils nous faisaient remarquer l'influence de plus en plus faiblissante des classes dirigeantes, gardiennes infidèles des fortes traditions de l'Angleterre chrétienne, et la marée montante, envahissante des éléments subversifs de l'individualisme révolutionnaire.

Un diplomate français d'esprit traditionaliste, ami de l'Angleterre et partisan de l'entente cordiale, nous exprimait, il y a trois ans, les craintes très vives que lui inspirait la condition de l'Angleterre se décomposant rapidement à l'intérieur, et s'abandonnant avec Lloyd George aux poussées révolutionaires qui montaient alors visiblement de ses bas-fonds. Que dirait-il aujourd'hui en voyant l'esprit de révolte menaçant d'infester l'armée et la marine, après avoir gangrené toutes les classes?

Pour nous catholiques dont la loyauté à l'Angleterre, ne connaît pas de marchandages et qui nous attristons des funestes résultats découlant naturellement des principes qui ont d'abord été appliqués contre l'Eglise, avant d'atteindre visiblement la patrie, nous devons, pour mieux résister à ces principes qui nous attaquent encore, en constater une fois de plus la perverse influence.

En niant l'autorité de l'Eglise, le libre examen et l'individualisme protestant, ont porté un coup mortel à toute autorité et à tout ordre social. La souveraineté du peuple et la Révolution sont sortis logiquement de ces principes. L'anarchie doctrinale et disciplinaire des sectes protestantes se divisant à l'infini, devait à la longue entamer l'autorité du gouvernement et sa discipline même la plus traditionaliste et la plus forte. Le principe du libre examen est, de sa nature, anarchiste.

Souhaitons que la sagesse et l'autorité du roi, jointes aux éléments les plus sains et les plus forts des meilleures traditions anglaises, arrêtent à temps et répriment vigoureusement les tendances destructives présentes, pour le salut de l'Angleterre et la sécurité de tout l'Empire. Mais constatons, une fois de plus, qu'il est dangereux et même qu'il pourrait être mortel pour une nation, de donner liberté et faveur aux plus faux principes et aux pires éléments de désordre.

BIBLIOGRAPHIE

BULLETIN DU PARLER FRANCAIS AU CANADA

Sommaire

L'action française en Amérique: La langue française et les petits Canadiens-français de l'Ontario. —Les motifs de la résistance (*à suivre*).—*Alphonse-T. Charron.*

Publications récentes.

Les livres, *Henri d'Arles et Adjutor Rivard.*

Notes de littérature.

Au service des intérêts français:

I. Ce qui se dit dans la presse: Encouragement à nos efforts.—Une levée de boucliers.—Parlons français!—La langue reine.—Un champion irlandais des droits du français.

II. Ce qui se fait chez nous.—L'Ouest français.—Ralliement catholique et français en action.—Nos gens d'outre-quarante-cinquième.—Les Acadiens s'affirment toujours.—La bonne propagande française, *A. D.*

Un beau recueil de vers.

Lexique canadiens-français (suite), *Le Comité du Bulletin.*

Revues et journaux, *A. R.*

"Conséquent", *A. Jourjon.*

Sarclures, Le *Sarcleur.*

Ligue des Droits du français: Liste d'expressions pour le commerce et l'industrie (à suivre).

Rédaction et administration: *La Société du Parler Français au Canada,* Université Laval, Québec.

Abonnement: Deux piastres par an; au numéro, 20 sous.

—*La Revue échange avec ceux des confrères qui le désirent, et qui publient ce sommaire.*

LE "DROIT"

Notre confrère le *Droit* vient d'entrer avec beaucoup de vigueur et d'espoir dans sa seconde année. C'est un réconfort pour tous les amis de la cause française dans Ontario et un gage de succès pour l'avenir. Depuis un an, en dépit de toutes les difficultés qui entourèrent ses débuts et lui barrèrent la route, le *Droit* a mené une rude campagne pour la cause bilingue. Ce n'est qu'un début mais un début lourd de promesses fécondes.

Toutes nos félicitations et tous nos souhaits de prospérité à notre confrère.

$61,316,356.00

Ottawa, 1.—M. Reid, président intérimaire des chemins de fer, a rendu public aujourd'hui le montant total des sommes garanties et payées par l'Etat au *Nord Canadien* et, à ses compagnies subsidiaires, depuis l'organisation de cette voie ferrée. Voici cet état:

Au *Nord Canadien*, pour les divisions de la Rivière au Cygne (Swan River) et autres divisions dans l'Ouest, $2,000,332:

Au *Nord Canadien de l'Alberta*, voté, $3,120,000; payé, $2,832,-832,024:

Au *Nord Canadien de l'Ontario*, voté $14,762,832, payé, $10,-124,470. De ces sommes, $10,920,-000 ont été votées et $6,518,516 ont été payées pour la voie Ottawa-Port-Arthur; pour la voie Toronto-Sudbury, il y a eu vote de $1,-872,960, qui sont toutes payées; pour la voie Ottawa-Toronto, il y a eu $1,600,000 de voté et $1,-363,122 de payé; pour la voie Ottawa-Hawkesbury, il y a eu de voté et de payé la somme de $369,-872.

Le *Nord Canadien de Québec* a obtenu une subvention complètement payés, de $707,568, pour la voie Garneau-Québec, Saint-Jérôme et Rawdon.

Le *Nord Canadien Pacifique* a obtenu une subvention de $6,300,-000, dont il a touché $4,349,930.

Le *Halifax and Southwestern Railway* (filial du *Nord Canadien* dans la Nouvelle-Ecosse) a obtenu une subvention de $1,364,210, toute payée.

Cela fait donc, pour le totail des subventions votées, une somme de $28,254,942, et pour le total des subventions payées, une somme de $21,378,534.

L'Etat fédéral a en outre garanti au *Nord Canadien* $17,256,-584, dont il a payé $15,397,488; au *Nord Canadien de l'Alberta*, il a garanti la somme de $6,719,998, dont il a payé $4,391,077; au *Nord Canadien d'Ontario*, $35,-770,000, dont il a payé $20,149,-256. Les garanties votées forment donc un total de $59,746,582 à même lequel $39,937,822 ont déjà été payées.

Le montant total des sommes versées au *Nord Canadien* par le trésor fédéral, soit à titre de subventions pures et simples, soit à titre de garanties, est de $61,316,-356.

A part cela, le *Nord Canadien* a reçu indirectement du pouvoir fédéral 4,002,848 acres de terre, qui lui ont été remis par les constructeurs de l'ancienne compagnie *Manitoba Railway and Canal Company*, la *Winnipeg and Hudson Bay Railway Company* et la *Manitoba Southwestern Railway Company*, aujourd'hui parties du réseau du *Nord Canadien*.

Les termini du *Nord Canadien*, à Montréal, Winnipeg, Moose-Jaw, Port-Arthur, Québec et divers autres endroits, sont la propriété de la *Canadian Northern Railway System Terminals Limited*, compagnie dont le capital-actions est la propriété du chemin de fer *Nord Canadien*. Les terminii de Vancouver et de Port-Mann appartiennent eux, à la *Canadian Northern Pacific Railway Company*, dont la compagnie de chemin de fer *Nord Canadien est* propriétaire du capital-actions. Et les titres de propriété du droit de passage dans le comté de Carleton, Ontario, sont aussi la propriété du *Nord Canadien d'Ontario*.

LE FOND DE LA QUESTION

Les partisans de l'Ulster, dans Winnipeg, ont manifesté la semaine dernière leur sympathie par une assemblée à la quelle ils prononcèrent force discours et votèrent des résolutions.

On a surtout reproché au gouvernement anglais de vouloir imposer aux protestants de l'Ulster une forme de gouvernement qui ne leur plaît pas. La question a été carrément posée sur le terrain religieux. Un des orateurs a affirmé que l'autonomie de l'Irlande signifierait le commencement de la domination de Rome. "Jamais, a-t-il dit, nous nous soumettrons à un gouvernement en majorité catholique. Car cela signifierait le mépris, la violation des droits d'un million de loyaux sujets britanniques". "C'est une question religieuse", a ajouté un autre orateur.

La domination de Rome. C'est le spectre qu'ont agité et qu'agitent encore tous ceux qui ont intérêt à la révolte de l'Ulster. Pour les orangistes, disait *The Catholic Times*, le Home Rule signifie Rome Rule.

* * *

Cela nous semble ridicule, surtout en face du traitement que dans ce pays la majorité catholique a accordée à la minorité protestante en dépit très souvent de la persécution dont furent victimes et sont encore victimes les catholiques dans les provinces où ils ne sont pas la majorité.

L'histoire de l'Irlande est féconde en témoignages de la tolérance des Irlandais catholiques vis-à-vis des protestants quand ils détinrent le pouvoir. De nombreux historiens protestants ont rendu hommage à leur esprit de tolérance. Et même à l'heure actuelle, où les protestants de l'Ulster font un vacarme de tous les diables contre la possibilité d'un gouvernement en majorité catholique, l'Irlande catholique fait preuve d'un esprit de tolérance et de générosité qui mérite d'être souligné et qui jette un bien triste jour sur les motifs de la résistance de l'Ulster.

Les Conseils de Comté (County Councils), élus par le vote populaire, nomment à une foule d'emplois administratifs. Or, il se trouve que dans les régions catholiques les protestants détiennent plus d'emplois publics que le nombre auquels ils ont droit de par le chiffre de leur population. Dans les régions protestantes, on s'est empressé de faire la part très maigre aux catholiques et on ne leur a même pas donné leur dû.

PAUPERISME EN ANGLETERRE

Si l'Angleterre est la terre des fortunes fabuleuses et accumulées de père en fils, elle est aussi celle du paupérisme classique. Et les écrivains ne manquent pas qui ont décrit le pitoyable état des milieux pauvres de l'Angleterre. Mais les chiffres officiels, dans leur simple brutalité, ont peut-être encore plus d'éloquence.

Il vient de se publier à Londres un long rapport sur le paupérisme, à Londres, en Angleterre et dans le pays de Galles.

Au premier juillet 1913, Lon-Londres donnait asile à 94,337 indigents officiellement connus comme tels. Loin de diminuer la proportion ne fait que grandir dans le reste de l'Angleterre et le pays de Galles. A l'exclusion des aliénés et des "pauvres d'occasion", on y rencontre 511,736 indigents. Londres contient 27,584 alinénés et le reste du pays 96,492.

Le nombre des indigents a diminué durant la dernière année mais celui des aliénés a sensiblement cru.

* * *

En présence de pareils chiffres, l'on viendra nous vanter la prospérité des nations protestantes et s'apitoyer sur la pauvreté des nations catholiques.

DRAME DE L'ALCOOL

La statistique criminelle de tous les pays constitue le cadre terrifiant des ruines morales et physiques qu'entraîne la consommation des liqueurs enivrantes. Pour que ce cadre eut son plein relief, il faudrait ajouter à la statistique de nos prisons et de nos pénitenciers, celle non moins féconde en enseignements des "morgues" où viennent en dernier ressort s'échouer nombre de victimes de l'alcool.

N'est pas victime de l'alcool ce lui-là seulement que la boisson conduit à la prison ou au pénitencier, mais aussi celui-là que l'alcool rend inconscient et fait périr accidentellement ou crever sur un grabat et sans domicile.

Les journaux quotidiens fourmillent de ces tristes exemples. Les relever, les noter au jour le jour, ce serait en peu de temps constituer un formidable dossier.

Que de fois nous trouvons dans la presse, ce petit fait quotidien: l'empoisonnement par l'alcool. Hier, c'était à Revelstoke, en Colombie Anglaise. Une noce a été trop copieusement arrosée d'un alcool... qui laissait à désirer. Une douzaine qui y trempent les lèvres se tordent dans d'affreuses douleurs: deux meurent. Combien souvent se répète cette scène. Nous nous souvenons d'avoir vu sur les dalles de la morgue à Montréal, il y a une vingtaine de mois, les cadavres d'une vingtaine de Russes et Polonais, tous victimes d'un soir d'orgie à alcool composite.

Partout où il n'y a pas d'ordre et d'harmonie, il n'y a plus la marque de Dieu. Il y a désert, il y a eu dégradation.

UNE NUIT TRAGIQUE SUR LES BORDS DE L'OGOOUE

La vengeance d'un jeune nègre. Il se sert de l'amour maternel d'un animal pour faire périr son maître.

Comme à son habitude, le nègre Bantou Tabou-bou, qui composait le principal domestique du colon, s'était couché au dehors, en travers de la porte de son maître, en bon chien de garde.

Cependant la lueur phosphorescente de ses yeux dans les ténèbres indiquait qu'il ne dormait point, lui qui d'ordinaire tombait dès la première minute terrassé par un sommeil de plomb.

Non seulement il ne dormait point, mais il écoutait de toute son oreille collée contre la mince cloison de bambou à travers laquelle venait maintenant un ronflement sonore.

C'était évidemment ce que le noir attendait, car il se leva avec mille précautions pour ne pas faire le moindre bruit, descendit de même l'escalier grossièrement façonné, et, sortant à pas de loup de cette case rustique, d'un campement sur les bords de l'Ogôoué dans le Congo français, il en referma doucement la porte derrière lui.

Si celui qui dormait là-haut sans défiance eût pu voir en ce moment la face du nègre aux rayons de la pleine lune qui mettait un gros point rond et blafard sur la cime d'un baobab solitaire, il n'eût pu s'empêcher de frémir.

Une extraordinaire expression de haine rendait cette face huileuse et camuse déjà hideuse au naturel, plus hideuse encore, et le rire silencieux qui lui fendait la bouche jusqu'aux oreilles ressemblait à la grimace féroce d'un fauve altéré de sang.

Une fois dehors, Tabou-bou s'arrêta un instant pour lever les yeux vers la fenêtre du premier toute grande ouverte, écouta encore, perçut le même ronflement rythmé comme un chant d'orgue, fit une nouvelle grimace de satisfaction non moins féroce, et, après avoir tendu un poing menaçant dans la direction du dormeur, s'éloigna à grands pas.

En quelques enjambées, il eut traversé la savane et gagné le premier massif de palétuviers de la forêt dont la Croix du Sud coupait les cimes dentelées d'un trait de scie.

Il était à demi nu, vêtu seulement d'un caleçon de cotonnade rayée dans lequel il avait passé le manche d'une petite hachette.

Sitôt qu'il eut atteint la lisière de la forêt, il s'engagea dans une sorte de sentier frayé par le passage des buffles qui s'ouvrait devant lui.

Il y marcha longtemps sans faire beaucoup de chemin, car à mesure qu'il avançait, le sentier devenait de plus en plus étroit et de grandes lianes, qu'il était obligé de couper avec sa hachette, l'arrêtaient dans sa marche à chaque instant.

Ajoutez à cela que ces difficultés se compliquaient d'abord de ténèbres opaques, car la voûte de feuillage au-dessus de la tête du nègre était si épaisse qu'elle ne laissait pas percer les rayons de la lune, et ensuite de la chaleur humide et accablante qui montait en buée du sol de cette région tropicale pleine de mares stagnantes.

Enfin il arriva à une sorte d'éclaircie et il fit halte pour souffler en même temps qu'il essuyait son visage trempé de sueur.

Il avait, en face de lui, un fourré encore plus impénétrable que tout ce qu'il avait rencontre jusque-là.

Il s'en approcha, et après s'être coupé un bâton d'une longueur de près de deux mètres, il battit le feuillage comme ferait un valet de chasse pour essayer de faire sortir le sanglier de sa bauge.

Puis il attendit.

Quelques instants se passèrent pendant lesquels il demeura immobile, la face tendue en avant, cherchant à percer des yeux la profondeur du fourré.

Comme rien ne venait, il recommença, mais cette fois en sondant de la pointe de son bâton qu'il enfonça jusqu'au bout.

Mais il n'avait pas plutôt fait cette nouvelle opération qu'il tressaillit.

Il était évident qu'il venait de se rendre compte de ce qu'il voulait savoir, car il retira immédiatement son bâton et le jeta avec un geste de satisfaction.

Aussitôt il saisit sa hachette et commença de se creuser un passage dans la masse épineuse et incroyablement touffue du fourré.

Si pénible et si difficile que fût ce travail, il y mit tant d'ardeur qu'il len vint à bout en moins de rien.

Pendant quelques minutes il disparut complètement pour reparaître bientôt serrant dans ses bras quelque chose qui se débattait en essayant de lui échapper et qu'un rayon de la lune vint éclairer en plein.

Ce fourré, si bien défendu par la nature contre toute attaque possible du dehors, était le repaire d'un gorille et cette chose qui se débattait était un petit du grand singe anthropoïde âgé de quelques mois au plus.

Cependant le noir était pour le moment fort embarassé de sa capture qu'il avait toutes les peines du monde à contenir. L'animal, en effet, malgré sa jeunesse, était déjà d'une vigueur peu commune.

Son ennemi avait beau, comme nous l'avons dit, le serrer dans ses bras à l'étouffer, il se défendait désespérément contre lui par tous les moyens que la nature avait mis à sa disposition.

Il lui trépignait sur le ventre, à coups de pied répetés. Il essayait de lui labourer la figure de ses ongles. Enfin il venait de le mordre cruellement au bras gauche.

Tabou-bou poussa un cri de douleur et ramena si vivement son bras qu'on aurait pu croire qu'il allait lâcher prise.

Il n'en fut rien.

Il saisit le petit monstre à la gorge et le tint un moment ainsi suspendu à bout de bras, le plus loin possible, de manière à ce que ses coups de pied et ses coups de griffes ne pussent plus atteindre que le vide. Mais cela ne pouvait pas durer.

A un mouvement brusque que fit Tabou-bou pour se retourner, il était facile de voir qu'il craignait d'être surpris.

En effet, la mère du gorille, en chasse probablement dans les environs et rappelée par les cris que poussait son petit, pouvait revenir d'un instant à l'autre.

Alors ce serait une lutte terrible dans laquelle le noir, sans autre arme que sa hachette, était certain d'avoir le dessous contre une brute dont les forces seraient décuplées par la rage de l'instinct maternel. Il fallait en finir au plus vite. Chaque minute perdue à hésiter approchait le danger.

Aussi Tabou-bou n'hésita-t-il pas.

Il empoigna le gorille par une de ses courtes jambes, le fit tournoyer dans l'air et l'envoya donner de la tête sur le sol avec une telle force que celle-ci eût dû voler en éclats si elle eût rencontré une pierre.

Mais comme il n'y avait pas là le plus petit caillou et que la terre était molle et marécageuse, l'animal fut simplement étourdi par la violence du coup.

Avant qu'il fut revenu de son étourdissement, le nègre lui avait fendu le crâne d'un coup de sa hachette.

Le plus pressé était fait.

Tabou-bou ramassa le petit cadavre et reprit en sens inverse le chemin qu'il avait déjà fait.

Mais, chose bizarre, au lieu de jeter la bête sur son épaule, ce qui eût été beacoup plus commode et moins fatigant, il la tenait suspendue par les pattes de derrière, la tête en bas, rasant presque le sol. De plus, il s'arrêtait de temps en temps pour donner au corps deux ou trois petites secousses brusques avec l'intention bien évidente de faire dégoutter le sang qui coulait de la blessure tout le long du sentier.

Il atteignit enfin la clairière sans encombre, la retraversa et se retrouva devant la porte de la case.

Avant d'entrer, il prêta de nouveau l'oreille et leva les yeux vers la même fenêtre sur laquelle s'était déjà portée son attention quand il était parti.

Elle était toujours grande ouverte. Aucun bruit ne venait de là-haut.

Le nègre esquissa un mouvement de contentement et, juste sous cette fenêtre, il fit encore saigner abondamment la plaie du gorille de façon que la terre en fût bien imprégnée.

Puis, redressant la bête qu'il prit par la peau du cou, il poussa la porte et entra.

. . . .

Une chambre au premier dans l'intérieur de la case. A gauche, un lit de camp entouré d'une moustiquaire transparente. Sur ce lit un homme qui dort profondément à demi-nu.

A droite, la fenêtre ouverte dont nous avons parlé.

Au milieu de la cloison de planches parallèle au lit, une porte.

Tout à coup, cette porte s'ouvrit doucement, tout doucement, et Tabou-bou se glissa par l'entre-bâillement.

Il tenait toujours le cadavre du gorille.

Il s'avança en marchant sur la pointe du pied jusqu'à la moustiquaire à la tête du lit et s'attarda un instant à regarder le dormeur dont le visage était éclairé en plein par la lune.

Evidemment, il tenait à s'assurer si celui-ci était aussi bien endormi qu'il en avait l'air.

Lorsqu'il s'en fut convaincu, Tabou-bou se baissa rapidement, jeta la petite bête morte sous le lit et se retira derrière la porte qu'il laissa légèrement entre-bâillée pour ne pas perdre un coup d'oeil de ce qui allait se passer.

Vingt minutes s'écoulèrent.

Soudain, la grande clarté de la lune fut interceptée par une ombre gigantesque qui vint s'encadrer dans la fenêtre ouverte.

Cela ne dura que l'espace d'un éclair.

L'ombre s'enleva sur le rebord de la fenêtre à l'aide de ses bras énormes qui rappelaient des bras humains, et d'un bond prodigieux vint tomber au milieu de la chambre.

C'était la mère du gorille.

En rentrant au nid elle ne l'avait pas trouvé, mais elle l'avait suivi à la trace de sang tout chaud avec ce flair admirable des bêtes que l'odeur la plus imperceptible suffit à mettre sur la piste la mieux cachée.

A peine l'animal eut-il touché le plancher de la chambre qu'il s'immobilisa et renifla l'air fortement. Puis renseigné aussitôt par son odorat subtil, il rampa vers le lit sans hésitation, se glissa dessous, allongea ses grands bras et tira à lui le petit cadavre encore tiède qu'il apporta près de la fenêtre.

La brute n'était plus en ce moment qu'une mère qui pleurait avec le même désespoir qu'un être humain sur le corps mort de son enfant. Elle s'était assise sur son séant monstrueux et berçait entre ses bras le petit gorille inanimé en léchant tendrement le sang de sa plaie béante comme si elle eût espéré pouvoir le rappeler à la vie.

En même temps elle sanglotait à sa manière, c'est-à-dire bruyamment, car le tapage qu'elle faisait éveilla le dormeur en sursaut.

Il se dressa sur les genoux, s'avança jusqu'au bord de son lit et vit le groupe formé par la bête et son petit.

Se rejeter en arrière, essayer d'atteindre le revolver qui était toujours à sa portée sous l'oreiller, fut son premier mouvement dicté impérieusement par l'instinct de la conservation. Mais sa main n'eut pas le temps d'atteindre jusqu'à l'arme.

Si peu de bruit qu'il eût fait, cela avait suffi pour que la bête relevât la tête, et elle aussi l'avait vu.

D'un bond formidable, elle fut sur le lit, passant à travers la moustiquaire emportée par son élan.

Elle saisit à bras-le-corps le malheureux colon dont la chemise se déchira et dont le torse nu se ploya en arrière sous l'étreinte de fer du fauve, les reins cassés en deux avec un bruit sec et sinistre de bois mort.

Puis, enlevant sa proie comme une plume, le gorille sauta de nouveau dans la chambre où il jeta brutalement par terre le corps pantelant sur lequel il se laissa tomber à genoux de tout son poids, lui broyant ainsi la poitrine.

Il n'avait plus depuis longtemps entre les mains qu'un cadavre qu'il s'acharnait encore à tenir serré à la gorge en le secouant avec tant de rage que la tête tambourinait et rebondissait à chaque coup sur le parquet. Enfin il s'arrêta comme à regret, ramassa le corps inanimé de son petit, enjamba la barre d'appui de la fenêtre et disparut dans la nuit.

Alors la porte de la chambre s'ouvrit toute grande et Tabou-bou parut dans l'encadrement, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux luisants comme des tisons et la bouche fendue du même rire silencieux et féroce, s'enivrant d'une volupté sauvage à contempler ce spectacle de carnage par où il avait si bien assouvi sa vengeance.

Armand le Gay.

DOLLARD DES ORMEAUX ET SES COMPAGNONS

Ce qu'en dit la Semaine Littéraire de Paris

(*La Semaine Littéraire*, de Paris)

A cette terre qui a porté le nom de Nouvelle-France, nous gardons un souvenir attendri. Nous nous la rappelons née de l'enthousiasme et de la volonté des nôtres, fille de leur patriotisme et de leur foi, et nous savons qu'elle se le rappelle.

Depuis ces dernières années, au sein de l'immense prospérité de ces "quelques arpents de neige" devenus une contrée si active et si opulente, les anniversaires se succèdent, dont nous n'avons qu'à nous enorgueillir. C'est toujours des gens de chez nous que le marbre ou le bronze, sur les bords du Saint-Laurent, à Montréal ou à Québec, honore.

La prochaine commémoration réunira les noms de Dollard des Ormeaux et de seize de ses compagnons. Le Canada se souvient qu'il leur doit peut-être d'exister encore, car cette poignée de braves le sauva, à son origine, du pire danger qu'il ait jamais couru.

"Nous sommes plus en guerre que jamais, écrivait le gouverneur de Québec, M. d'Argenson, au ministre, et encore plus dans la famine. Nous n'avons plus de blé au fort peu, et il y a trois mois à attendre la récolte, que nous sommes en grand danger de ne pas faire si les Iroquois exécutent ce qu'ils ont résolu pour ravager nos côtes."

On venait d'apprendre que les Iroquois arrivaient au nombre de plus d'un millier, que leur dessein était de tuer le gouverneur et de massacrer tous les blancs. "Car, pour dire vrai, écrivait-on dans la relation de cette année, il n'y a rien de si aisé à ces barbares que de mettre, quand ils voudront, nos habitations à feu et à sang. Ce qui donne cet avantage à l'ennemi sur nous, c'est que toutes les maisons, hors Québec, sont sans défense et éloignées les unes des autres des rives du Saint-Laurent dans l'espace de huit ou dix lieues. Il n'y a en chacune que deux ou trois ou quatre hommes, souvent même qu'un seul, avec sa femme et quantité d'enfants, qui tous pourraient être enlevés ou tués sans qu'on n'en sache rien dans la maison la plus voisine. A la vérité, Québec est en état de défense, mais il ne serait plus qu'une prison dont on ne pourrait plus sortir et où l'on mourrait de faim si la campagne était ruinée."

Aussi l'anxiété fut-elle atroce quand on apprit que l'armée iroquoise était en marche. Les jours passaient dans l'angoisse: les sauvages ne parurent point.

"Nous nous sommes vus à la veille que tout était perdu, écrivait la Mère Marie de l'Incarnation, et cela serait arrivé si l'armée iroquoise, qui venait ici et nous eût trouvés sans défense, n'eût rencontré dix-sept Français et quelques sauvages chrétiens. C'est une chose admirable que de voir la Providence et les conduites de Dieu sur ce pays, qui sont tout à fait au-dessus des conceptions humaines."

L'épisode glorieux qui a illustré le nom de Dollard des Ormeaux se place ici.

Jusqu'à cette époque, les colons isolés Mais ces barbares, changeant s'étaient contentés de faire autour de chez eux la chasse aux sauvages de tactique, opéraient en masses, le commandant des Oormeaux projeta d'aller à leur rencontre avec un petit nombre de colons déterminés. C'était d'une folie présomption, mais vous reconnaissez là le sang français. Seize de ses compatriotes, des voisins, en majorité partis de France avec M. de Maisonneuve, en 1653, artisans ou cultivateurs, la plupart natifs de la Sarthe, répondirent à sa proposition, au jour fixé, chacun fit son testament, s'approcha religieusement des sacrements, et, en présence des autels, s'engaga par un serment solennel à ne demander et à n'accepter aucun quartier et à combattre jusqu'à son dernier souffle de vie.

Ces soldats de la France sont des soldats de la foi. Ils se proposent d'abord de sacrifier leurs jours à la gloire de Dieu qu'ils publient. L'un des dix-sept, dans son testament, rédigé la veille de son départ, déclare que: désirant aller en parti de guerre avec le sieur Dollard, pour courir sur les Iroquois, et ne sachant comment il plaira à Dieu de disposer de sa personne dans ce voyage, il institue, en cas qu'il viendrait à périr, un héritier universel de tous ses biens à la charge seulement de faire célébrer dans la paroisse de Villemarie quatre grand'messes et autres pour le repos de son âme.

"Messieurs, je ne suis venu ici qu'afin de mourir pour Dieu, en le servant dans la profession des armes, disait le major Closse, et si j'étais assuré de ne pas donner ma vie pour lui, je quitterais ce pays et irais servir contre le Turc, afin de n'être pas privé de cette gloire."

Ce que peut une telle résolution, les compagnons de Dollard des Ormeaux allaient le montrer.

Le 1er mai 1660, au pied du Long-Sault, sur la rivière du Outaouais, à huit ou dix lieues au-dessus de l'île de Montréal, ils s'établissent dans un petit retranchement construit l'année précédente par les Algonquins. Ce réduit n'est point flanqué et n'a pour toute défense que de méchants pieux, déjà en mauvais état. Ils y attendent les Iroquois, en compagnie de quelques Hurons alliés, des alliés d'ailleurs bien peu sûrs. Un petit parti de Nez-Percés, venus en éclaireurs, arrivent en barques et harcèlent les Français à diverses reprises sans les ébranler. Le nombre des assailalnts croît d'une façon inquiétante. Hors leur chef, les Hurons, effrayés, trahissent et passent à l'ennemi. Ils lui apprennent que les blancs ne sont que dix-sept; les Iroquois, encouragés par cette assurance, s'appellent, se massent, font un rempart des cadavres de leurs morts, enserrent, de plus en plus la palissade, bondissent à l'intérieur en dépit des décharges de mousqueterie. Dollard, le premier, tomba. La mort de ce héros, loin d'abattre le courage des autres, sembla les rendre plus audacieux et plus intrépides, chacun d'eux enviait plus qu'il ne l'appréhendait une mort aussi glorieuse. Arachait-on un pieu de la palissade, un de ces braves sautait à la place, le sabre ou la hache à la main, tuant et masacrant tout ce qu'il rencontrait, jusqu'à ce qu'il fût tué lui-même.

On ignore le nombre des Iroquois qui périrent dans cette action; il fut considérable. Après ce combat, ayant sous les yeux le spectacle de tant de cadavres étendus, les sauvages firent ce raisonnement: "Si dix-sept Français, n'ayant pour toute défense qu'un misérable réduit, ont tué un si grand nombre de nos guerriers, comment serions-nous donc traités par eux si nous allions les attaquer dans des maisons de pierre, disposées pour se défendre et où des hommes de pareil courage se seraient réunis. Ce serait une folie, nous y péririons tous. Retironsnous donc et reprenons le chemin de nos bourgades."

Et le fait est que l'armée sauvage, en marche sur Québec, mise au courant de cet exploit, n'avança plus. L'invasion était arrêtée.

Les Pères Jésuites, dans leurs relations de cette année, écrivent: "Il faut donner ici la gloire à dix-sept Français de Montréal et honorer leur cendre d'un éloge qui leur est dû avec justice, et que nous ne pouvons refuser sans ingratitude. Tout était perdu s'ils n'eussent péri, et leur malheur a sauvé ce pays, ou du moins a conjuré l'orage qui venait y fondre, puisqu'ils en ont arrêté les premiers effets et détourné tout à fait le cours."

Le combat du Long-Sault est le plus beau fait d'armes de toute l'épopée canadienne. "Nous ne pensons pas, disait leur dernier historien, diminuer la gloire qu'ils se sont acquis devant Dieu, si nous tirons aujourd'hui de l'oubli des noms si dignes de notre admiration et si nous formons le voeu de voir s'élever, un jour, dans la cité de Villemarie un monument splendide qui rappelle, d'âge en âge, avec les noms de ces braves, d'héroïque action du Long-Sault.

Ce voeu a été exaucé. Le Canada, qui a mis au concours ce monument, affecte, à son exécution, une somme colossale. Ces héros, à douze cents lieues de la France, perdus au delà de l'océan, dans des contrées inhabitées, n'espéraient ni n'ambitionnaient une telle apothéose quand ils mouraient pour leur patrie et leur Dieu. Mais où leur sang fut valeureusement répandu, leur souvenir a donné sa fleur immortelle.

Georges Montorgueil.

UNE CHAPELLE DEVOREE

La meute devastatrice. Elle mange toute la chapelle

Une église peut être bombardée au cours d'une bataille et terminer ainsi, au milieu des horreurs de la guerre, une existence qui promettait d'être longue.

Une église peut être la proie des flammes, une église peut être désaffectée et démolie, une église peut, au cours d'un tremblement de terre, s'effondrer. Un clocher peut être touché par le feu du ciel et s'écrouler... Ce sont là des accidents malheureux, regrettables, mais en quelque sorte dans le domaine de ce qui est prévu. Mais il ne vous viendra jamais à l'idée d'imaginer qu'une église peut être mangée, dévorée. Pourtant ce sort étrange advint à une chapelle d'un petit village du nord de la baie d'Hudson.

Le fait a été raconté à un synode à Winnipeg par un des pasteurs canadiens. Les esquimaux, n'ayant à leur disposition pour construire une église aucun des matériaux usuels, tels que ciment, piâtre, pierres et poutres, utilisèrent les restes de leurs pêches. A vrai dire, c'était de l'ingéniosité, mais c'était un manque de prévoyance, comme on va le voir par la suite. Des côtes de baleines servirent à confectionner l'armature de l'édifice. Enchevêtrées, superposées, elles jouèrent le rôle de charpentes. Pour le toit, les Esquimaux se servirent de peaux de poissons séchées.

L'église, une fois terminée, n'avait pas trop mauvais aspect, elle n'était pas considérable; ses dimensions exiguës lui faisaient mériter le titre de chapelle plutôt que celui d'église.

On fit une grande fête dans le village pour célébrer l'achèvement de la construction et, pendant plusieurs semaines, on ne parla que de l'agrément d'avoir ainsi, au centre du village, une édifice religieux où les pêcheurs,—j'entends ceux qui faisaient profession de vivre du résultat de leurs pêches—pouvait appeler sur eux, grâce à la spontanéité et la ferveur de leurs prières, la bénédiction du ciel.

Hélas! la chapelle des Esquimaux était vouée à une disparition prématurée et, comme je vous le disais au début de cet article, elle fut mangée, oui, mangee par une bande de chiens affamés qui firent un jour irruption dans le village. Ce fut soudain une ruée, une tornade, puis un assaut, d'abord timide, puis violent, les côtes de baleine happées craquèrent sous les dents féroces; puis, lorsque l'équilibre des murs fut compromis, le toit fait de peaux de poisson s'écroula. Les chiens furent surpris de ce nouveau butin. Après les côtes qui manquaient de fraîcheur, ces peaux furent un dessert très apprécié.

Le carnage ne prit fin que quand il ne resta plus miette del 'église. Le missionnaire qui, à Winnipeg, conta l'aventure assure que les chiens firent "église nette" en quelques heures, que le fait se produisit un dimanche à l'issue d'un premier service auquel avaient assisté quatre-vingts personnes. Les fidèles regardèrent avec stupéfaction—mais de très loin—le saint lieu disparaître dans les robustes estomacs des envahisseurs. Il paraîtrait que les Esquimaux, instruits par ce premier déboire, auraient résolu de se procurer des matériaux plus solides et... plus indigestes pour construire une nouvelle église qu'ils rêvent définitive.

Jean Gaillard.

Guérison de l'asthme.—Personne ne peut dire avec certitude quelles sont les causes de l'asthme. La poussière de la rue, des fleurs, du grain et d'autres irritants peuvent déterminer un mal impossible à faire disparaître si ce n'est par un remède efficace comme celui du docteur Kellogg contre l'asthme. Il peut y avoir de l'incertitude sur la cause du mal mais il ne peut y en avoir aucune sur le remède qui a délivré de ce rude mal des générations de victimes. En vente partout.

Département des patrons



BLOUSE DE DAMES

La blouse a un empiècement carré; le reste est à insertions. Les insertions sont d'un modèle plus nouveau et plus joli. Elle ferme sur le devant dans une insertion. Le cou, légèrement ouvert, est orné d'un petit collet rond ou peut encore se terminer par une bande. Les manches unies se terminent par une manchette unie.

Le patron No. 6,358 est pour mesures de buste de 34 42 pouces. La grandeur moyenne demande 2¾ verges d'un tissu de 36 pouces de large.

Ce patron peut tre obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

6357

POUR JEUNES FILLES

Costume avantageux. Jupe en cinq morceaux avec ceinture ordinaire ou élevée, gilet "boite" avec empiècement profond, devant uni et insertions sur les hanches et le devant.

Le gilet et la jupe peuvent tre du même matériel ou l'un uni et l'autre carrauté ou rayé.

Le patron No, 6,357 est pour jeunes filles de 14, 16 et 18 ans. La grandeur moyenne demande 1¾ verges d'un tissu de 44 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur.........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

Paul Bernier
BIJOUTIER
Demande des Agents dans toutes les paroisses francaises de l'Ouest
131 Rue Marion, Norwood

FUMEZ
LE TABAC
FOREST & STREAM
Il Donne Entière Satisfaction
10c. la boite 10c.

DANS LE MONDE

LES SOCIALISTES ET LE ROI GEORGES

"Le nom qu'il ne faut pas mentionner."

Londres, 1.—Le "Daily Citizen" organe du parti ouvrier, publie aujourd'hui un article d'Arthur dans lequel le roi Georges est désigné sous le nom de "l'homme". Cette nouvelle a causé beaucoup d'émotion à Londres. C'était toujours ainsi que Cromwell appelait le roi Charles 1er avant que ce monarque ait été exécuté.

Sous le titre "Le nom qu'il ne faut pas mentionner", Lynch écrit:

"L'homme s'est mêlé de nos affaires. A cause de lui, le parti radical est à la veille de sa ruine mais il est interdit de mentionner le nom de cet homme, de demander d'où il vient, de qui il a obtenu son mandat et pourquoi il est ici."

UN MORT PROTESTE

Il fait signe qu'il est trop tôt pour l'enterrer

Barcelone, 3.—Don, Perez Cabrero, chef d'orchestre au théâtre des Nouveautés, s'étant trouvé subitement indisposé vendredi soir, mourut le lendemain matin.

Les docteurs signèrent un certificat de décès, attribuant sa mort à la rupture d'un anévrisme.

Tout était arrangé pour les funérailles et sa famille, ses amis, le clergé et de nombreux artistes étaient réunis à la maison, le corbillard et plusieurs voitures attendaient devant la porte, quand on annonça soudain, qu'il n'était pas certain que Cabrero fut bien mort, car au moment où on allait fermer le cercueil, il avait levé la main.

On fit venir à la hâte les docteurs, Le cadavre était rigide, mais sans aucun signe de décomposition. Les assistants furent donc renvoyés en attendant que l'on put expliquer le côté mystérieux d'un tel incident.

Cabrero était un excellent musicien et avait composé plusieurs opérettes.

LE CHIEN DE MISTRAL

Il ne survit pas longtemps à son maître

Paris, 2.—L'ami le plus fidèle des dernières années de Mistral, Toutourle, son chien épagneul, est mort aujourd'hui.

Depuis de longues années, il n'avait jamais quitté son maître, ne s'abstenant pas de la journée et passant la nuit en travers de la porte de sa chambre à coucher.

L'été dernier, lors de la visite du président de la république au célèbre poète provençal, l'épagneul se tenait fièrement entre son maître et M. Poincaré.

Au mment des préparatifs des obsèques de Mistral, Toutourle fut complètement oublié et on ne s'aperçut pas que le pauvre épagneul ne prenait aucune nourriture et dépérissait à vue d'oeil.

Il fut trouvé mort, dimanche soir, au pied du lit de son maître.

LYNCHAGE D'UNE NEGRESSE

Elle avait tué un jeune homme d'un coup de couteau au coeur.

Muscogee (Oklahoma), 3.—Marie Scott, la négresse qui avait tué dimanche soir un jeune homme blanc d'un coup de couteau au coeur a été enlevée de la prison où elle était enfermée et pendue à un poteau télégraphique.

Le gardien de la prison dormait quand il entendit frapper à la porte. En même temps il entendait une voix disant qu'un agent amenait des prisonniers. Le gardien avait à peine ouvert la porte qu'il se voyait entouré par une douzaine d'individus masqués qui braquaient leurs revolvers sur lui. Il fut ligoté en un clin d'oeil et jeté dans un coin.

Pendant ce temps, la prisonnière était arrachée de sa cellule. On lui passa une corde au cou et elle fut trainée jusqu'au premier poteau télégraphique où on la pendit.

Le "county attorney" a commencé une enquête pour tâcher de découvrir les auteurs de ce lynchage.

LES VICTIMES DE L'AVIATION

Trois aviateurs, dont Emile Védrines, se tuent Reims.

Reims, 2.—Emile Védrines s'est tué cet après-midi en essayant un nouveau monoplan aux ailes très réduites. Pris dans un remous, son appareil tomba d'une hauteur de 25 mètres. Quand on se précipita pour dégager l'aviateur, il était trop tard. Le malheureux était pris sous son moteur et on ne retira qu'un cadavre. Bien qu'il fût moins célèbre que son frère, Emile Védrines n'en était pas moins un excellent aviateur. Il s'était classé second dans la coupe Gordon-Bennett, couvrant 200 kilomètres en 1 heure.

L'émotion causée par cet accident était à peine calmée que deux autres aviateurs se tuèrent: Léon Testulat et son passager, M. Avigny.

Testulat, qui est breveté depuis un an, essayait un nouvel appareil militaire quand, dans un virage il heurta un pylône et vint s'écraser sur le sol. Le réservoir à essence ayant fait explosion, les deux aviateurs furent presque entièrement carbonisés.

UNE NOUVELLE SECTE

Les habitants de Syracuse veulent que les chefs soient expulsés.

Syracuse, 4.—De nombreux contribuables ont manifesté leur mécontentement de ce que cinq femmes faisant partie d'une nouvelle secte aient été plongées dans le lac Hiawatha qui alimente la ville.

Les habitants sont très surexcités; ils demandent que le lac soit purifié et que les chefs de la nouvelle religion soient expulsés de la ville comme ils le furent d'Auburn.

Cette secte, qu'on appelle The Saints of God and Church of Christ, comprend parmi ses membres des hommes et des femmes de race blanche et de couleur.

Le prophète et les plus anciens de la secte ont le privilège d'embrasser les femmes qui en font partie et de leur laver les pieds.

LES FAMILLES NOMBREUSES

L'empereur d'Allemagne félicite un tailleur père de 35 enfants.

Berlin, 1.—M. Eblinsky, d'Ahlbeck, petit village situé sur la mer Baltique, est certainement le chef de la plus grande famille d'Allemagne. Il a été marié deux fois et, de ces deux unions, sont nés 35 enfants, dont 26 sont encore vivants.

Le kaiser, en apprenant dernièrement que le sixième [illegible] d'Eblensky venait d'entrer dans l'armée, fit venir le tailleur à Berlin et, après lui avoir remis une certaine somme d'argent, dit:

—Au nom de l'Allemagne, je vous remercie, Eblinsky."

Le tailleur s'inclina et répondit:

—Je suis heureux d'avoir rendu service à mon pays."

UN NOUVEAU RECORD

Garaix, avec 8 passagers, monte à 5,500 pieds de hauteur.

Chartres, 1.—L'excelent pilote Garaix, qui s'était distingué dernièrement en battant le record du monde de hauteur avec six passagers, en montant à 6,200 pieds et avec cinq passagers à 7,666 pieds, a réussi cet après-midi une performance plus sensationnelle encore, sur l'aérodrome de Chartres, en montant à 5,500 pieds avec huit passagers, établissant ainsi un nouveau record du monde qui ne semble pas près d'être battu.

Garaix, comme dans ses records précédents, montait un biplan Paul Schmitt, muni d'un moteur 160 HP Gnôme.

Cette nouvelle performance fait honneur au sympathique aviateur, qui veut continuer à battre tous les records en hauteur.

L'exploit de Garaix a été contrôlé officiellement par des commissaires de l'Aéro-Club.

VILLA A TROUVE A QUI PARLER

La belle défense de Torréon par le général Velasco

Chihuahua, 1.—Villa n'a envoyé aucune dépêche capable de diminuer l'anxiété qui règne à Chihuahua.

Les officiers craignent que Villa et son armée ne se trouvent dans une position difficile et peut-être dangereuse, et l'on suppose que les attaques qu'il a livrées ces jours derniers à Gomez Palacio et sous les murs de Torréon ont épuisé et ses soldats et ses munitions.

Ceux qui connaissent parfaitement la position géographique de cette ville et de ses environs ne peuvent pas comprendre comment le général Velasco a pu résister si longtemps à l'attaque terrible des soldats de Villa, bien supérieurs en nombre, surtout après avoir été repoussé dans la partie sud de la ville. La seule explication qu'on ait donné a été que Velasco et ses soldats avaient réussi à occuper le garage des locomotives et les bâtiments de la gare malgré le feu nourri des canons de Villa.

* * *

El Paso, 1.—Des voyageurs arrivés dernièrement de Chihuahua, ont raconté les histoires horribles qui se sont livrées pendant la semaine à Torréon et aux alentours de cette ville. Ils les tiennent des fédéraux qui ont été blessés et des soldats rebelles qui ont été transportés dans les hôpitaux de Chihuahua.

Il s'y trouve plus de 600 constitutionnels blessés et un plus grand nombre arrive encore chaque jour. Outre ces hôpitaux, ceux de Parral, Jiminez et Santa Rosalia sont remplis d'estropiés, la plupart appartenant à l'armée rebelle. Les constitutionnels, au dire des rebelles auraient perdu dans les batailles de Lerdo, Gomez Palacio et Torréon plus de 1,500 hommes.

La nouvelle disant que le général Villa avait lui-même été blessé n'a pas été confirmée. Les officiers constitutionnels qui se trouvent à Chihuahua ne le croient pas, mais un soldat blessé qui vient d'arriver en cette ville a déclaré qu'il avait vu le commandant en chef de l'armée rebelle ramené du champ de bataille et transporté en lieu sûr pour y faire panser ses blessures.

Les rebelles ont raconté que les batailles de Lerdo, Gomez Palacio et Sacramento, qui avaient précédé l'attaque de Torréon ont été terribles. Quant au général Velasco, il avait réussi à attirer les soldats de Villa dans une embuscade, qui a été pour eux un véritable désastre.

A la première attaque de Gomez Palacio les fédéraux ont lutté avec fureur pendant quelque temps et après ont battu en retraite vers Torréon. Villa alors lança sa cavalerie au galop sur les fédéraux et suivit de près avec la principale colonne de son infanterie...

A peine les rebelles avaient-ils pénétré dans Gomez Palacio qu'ils s'aperçurent être tombés dans une embuscade. Les rues étaient minées et des cartouches de dynamite faisaient explosion alors qu'ils les traversaient; des canons avaient été placés derrière les parapets qui bordent le toit de presque toutes les maisons de brique au Mexique, et faisaient pleuvoir sur eux un feu nourri qui décimait les rebelles.

Avant que Villa ait pu réorganiser son armée épuisée et se retirer il avait déjà perdu un grand nombre de soldats. Immédiatement les troupes du général Velasco sont rentrées à Gomez Palacio et y sont restées jusqu'à jeudi matin, avant de lutter contre une supériorité écrasante.

A Sacramento la brigade commandée par le général Eugenic Benavides, qui avait jusqu'ici soutenu le feu avec courage, tomba également dans une embuscade où elle faillit être annihilée complètement.

Les fédéraux avaient employé à cet effet les mêmes méthodes: les explosions de dynamite et les canons soigneusement dissimulés sur les toits des maisons, ont été moins effectifs qu'à Gomez Palacio.

Le quart des soldats a été tué ou blessé avant que le général Benavides ait pu les rallier pour renouveler l'attaque.

Les survivants de la brigade ont chargé, foulant aux pieds les corps de leurs camarades tombés sur le champ d'honneur pour repousser les fédéraux qui défendaient la ville.

Cet engagement a rendu Villa maître de la ligne ferrée passant à l'est de Torréon. On a dit que le général Benavides avait été blessé, mais la nouvelle n'a pas été confirmée.

LES HORREURS MEXICAINES

Les soldats de Villa assassinent et torturent

Mexico, 1.—Les directeurs de la Compagnie nationale des chemins de fer ont fait savoir, dans un rapport, que cinq employés d'un train de cette compagnie avaient été tués et torturés et trois autres avaient été fort maltraités par les rebelles.

Ce rapport a été communiqué par Daniel Mier, le seul survivant des employés du train. Il a raconté que l'un de ses camarades avait été tué par un officier rebelle qui, après l'avoir terrassé à coups de crosse de fusil, lui brisa la tête à coups de pierre.

—Le train de marchandises sur lequel nous étions montés se trouvait entre El Oro et El Sobre, a raconté Mier, quand, tout à coup, nous avons entendu retentir des coups de feu, et nous vîmes insurgés et fédéraux se battre résolument.

"Ces derniers allaient être repoussés, quand ils arrêtèrent le train, y montèrent et se servirent des wagons comme retranchements.

"Ils combattirent jusqu'à ce que tous les fédéraux qui avaient envahi le train eurent été tués ou blessés. C'est alors que les rebelles nous ont entourés.

"Nous avons essayé de fuir en sautant du train et de nous réfugier dans une crique qui se trouvait près de là.

"Pena, préposé aux freins, Ortis, le chauffeur de la locomotive, moi et un voyageur, avons couru le long du lit de la rivière jusqu'à ce que nous soyons pris par deux rebelles.

"Ils nous conduisirent sur le rivage, où se trouvaient plusieurs de leurs camarades,

"Un prisonnier de l'armée fédérale se trouvait avec eux, quand un des rebelles nous dit:

"—Voilà comment nous tuons les officiers fédéraux!"

"Il tira deux coups de feu sur l'officier, à une distance de six mètres, et le marqua. Il se mit alors à jurer, s'avança vers lui et tira sur lui en pleine figure, l'étendant raide mort.

"S'étant tourné de notre côté, il nous dit:

"—Pour vous aussi, camarades, je ne veux pas brûler trop de cartouches."

"Il frappa alors Pena à coups de crosse de fusil, et il s'affaissa, baigné dans son sang.

"Au moment où Pena tomba, l'officier rebelle ramassa une énorme pierre et la lança sur la tête du malheureux.

"Quand il s'aperçut que Pena n'avait pas encore expiré, il demanda d'autres pierres et ses hommes lui en apportèrent trois; il lui en porta des coups terribles sur la tête tant qu'elle n'eut pas été écrasée et réduite en bouillie.

"S'adressant à Ortis:

"Je vous enverrai, lui dit-il, une simple petite balle!"

"Et il lui déchargea son revolver en pleine figure.

"Il me dit alors:

"—J'ai quelque chose à vous faire faire avant de vous tuer. Je veux que vous montiez sur cette machine et la mettiez en marche, et nous vous tuerons dans la cabine de la locomotive quand vous y serez monté."

"Il y avait peu de vapeur dans la locomotive: néanmoins, j'y monta et tirai le régulateur.

"Les rebelles commencèrent alors à tirer sur moi; mais, sortant de la cabine, je me réfugiai sur le côté opposé de la machine et m'accrochai au tender.

"Je savais que la machine n'irait pas loin: aussi, après avoir parcouru ainsi un demi-mille, j'abandonnai la machine et, tombant sur la voie, je roulai dans un fossé profond.

"Un train de voyageurs devait passer dans une heure et je m'aperçus alors que le train de marchandises s'était arrêté à un mille au-delà.

"Après m'être trainé derrière le remblai pendant quelque temps, je courus sur la voie aussi vite que possible pendant près d'une heure.

"Ayant fait signe au train de voyageur de s'arrêter, j'y montai et revins ainsi à El Monte.

"Je suis le seul survivant de l'équipe.

"Pena et Ortis ont été les seuls que j'ai vu tuer, mais les soldats fédéraux m'ont affirmé qu'ils avaient trouvé les corps de tous les autres employés et les avaient enterrés."

Les rebelles ont une haine spéciale pour les employés des chemins de fer, car c'est sur la compagnie du National Railway que circulent les troupes fédérales.

LES VAMPIRES

Une bande voulait violer la tombe de Calmette

Paris, 4.—Quatre hommes faisant partie d'une bande de vampires, et qui pendant ces derniers mois avaient commis de nombreuses déprédations, viennent d'être arrêtés au cimetière du Père-Lachaise, à la garde duquel, depuis novembre dernier, sont préposés chaque nuit six agents de police.

L'un de ces individus a été arrêté au moment où il essayait de vendre une petite statue de la Vierge qu'il avait volée au cimetière. Ses aveux ont été causée de l'arrestation de ses camarades.

Il a raconté, en effet, que la bande avait formé le projet de voler sur la tombe de M. Calmette, rédacteur du "Figaro", tué par Mme Caillaux, la palme d'argent placée sur sa tombe par Sarah Bernhardt.

En décembre dernier, les vampires avaient ouvert le tombeau de Melle Lanthelme, l'actrice si appréciée du public parisien qui s'était noyée dans le Rhin, en juillet 1911, et luiavait enlevé tous les bijoux avec lesquels elle avait été inhumée.

Ils n'avaient pu arriver à s'emparer d'un collier de grande valeur qui ornait le cou de l'actrice en question.

PRIERE ORIGINALE

Pendant qu'au prône de la messe paroissiale, le curé récitait les prières de l'église pour conjurer les chenilles, les sauterelles et autres bestioles malfaisantes, un bon vieillard agenouillé dans son coin, les coudes solidement appuyés sur le banc, et le menton reposant sur ses mains ridées et durcies par l'âge et le travail, faisait à Dieu cette prière:

"Mon Dieu, je ne suis pas instruit, je ne comprends pas le latin et tout ce que notre curé est à vous dire en chaire, mais, moi aussi, je vous demande que les chenilles descendent des arbres et cessent de ravager.

Mon Dieu, vous ferez bien comme vous voudrez, mais voici comment j'arrangerais ça, si j'étais à votre place. D'abord il paraît que tous ces fléaux là nous arrivent à cause de nos péchés: c'est plein de bon sens.

Aujourd'hui ce n'est pas comme dans mon temps, on se gêne moins on n'est pas assez scrupuleux et il se passe souvent des choses que vous ne devez pas aimer. Aussi il y a bien des fléaux qu'on n'avait pas dans mon temps comme les bêtes à patates, les mouches à vaches et les chenilles. Vous nous punissez, vous faites bien...

Mais mon Dieu, les arbres ne font pas de mal, ils mettent de l'ombre dans nos rues et nous donnent des fruits à l'automne. Alors moi, je vous demanderais, vous me pardonnerez si je fais des gaucheries, je vous demanderais que les chenilles descendent de nos arbres et qu'au lieu de ravager ainsi les innocents, elles grimpent! eh! bien oui! sur les filles et les femmes qui portent des robes trop serrées et trop décolletées, afin de les habituer à se couvrir de modestie, grimpent sur les ivrognes qui brossent à tous les samedis et qui s'en vont sur la rue en se traînant, sur les couples qui sortent le soir malgré la défense de leurs parents, afin de les faire rentrer au logis par la peur, grimpent sur les blasphémateurs afin de leur faire fermer la bouche, grimpent sur les paresseux qui manquent la messe le dimanche....'

Le vieillard était pour continuer son énumération quand le signal du choeur fit asseoir tout le monde. Le vieillard oublia de continuer sa prière en entendant le prédicateur commencer son sermon "Au nom du Père, et du Fils, etc."

F. Nicolay.

—"La Tempérance."

Le bien-être est la loi des corps animés ou vivants: mais l'ordre est la loi des esprits.

Pilules contre le rhumatisme.—Nous recommandons à tous ceux qui souffrent du rhumatisme un essai des Pilules Végétables de Parmelee. Elles ont une action très évidente sur le foie, les rognons et ne règlant les mouvements de ces organes préviennent tout mélange de l'acide urique au sang, cause des douleurs. Elles doivent être prises selon les directions et employées régulièrement: elles donneront bientôt un soulagement prompt et durable.

Objets de Piété et Livres de Prières

LIVRES DE PRIERES

GUIDE DU JEUNE HOMME.—

No. 512, reliure cuir noir, ornements dorée, tranche dorée $1.75
No. 517, cuir noir première qualité, ornements dorés tranche dorée $2.00
No. 518, même, veau rouge $2.00
No. 725, même, avec pochette en veau rouge $2.25

GUIDE DE LA JEUNE FILLE.—

No. 554, chagrin noir, ornements dorés, tranche dorée $1.35
No. 517, veau noir, ornements dorés, tranche dorée .. $2.75
No. 518, veau rouge, ornements dorés, tranche dorée .. $2.75
No. 721, veau rouge première qualité, ornements dorés, tranche rouge sous or avec pochette en cuir rouge $4.00
Paroisien No. 306, cuir rouge, tranche rouge sous or avec pochette $1.50
Trésor des Ames Pieuses, No. 586, veau noir, ornements dorés, tranche rouge sous or $2.00

CHAPELETS

No. 1,629, longueur 15½ pouces, chaine et croix argentées $1.00
No. 1,710, longueur 18½ pouces, chaine argentée, croix et médailles oxydées .... $.1.25
No. 4,258, longueur 14 pouces, chaine et croix en argent solide $2.00
No. 3,202, longueur 17 pouces, même que précédent mais grains ovales $2.25
No. 560, longueur 16½ pouces, chaine et croix en argent solide, chaine très forte, grains ovales $2.75
No. 557, longueur 15 pouces, chaine et croix en argent solide, chaine très forte, grains ronds $3.00
No. 4,352, longueur 16 pouces, chaine et croix dorées, grains ronds $1.25
No. 5,134, longueur 18 pouces, chaine et croix dorées, grains ronds $2.50
No. 4,193, longueur 17½ pouces, chaine et croix dorées, grains ovales $3.00
No. 4,405, longueur 17 pouces, même, grains ovales $4.00

Tous les chapelets ci-dessus peuvent être livrés colorés comme suit, au choix de l'acheteur: Imitation pierrerie: rubis, améthiste, sapphire, émerauld ou crystal.

No. 4,409, longueur 16 pouces, grains ovales, chaine et croix en argent solide $2.50
No. 4,389, longueur 15 pouces, nacre, grains ronds, chaine et croix dorées $2.50
No. 4,398, longueur 19 pouces, nacre, grains ovales, chaine et croix solidement dorées $4.50
No. 4,394, longueur 19 pouces, nacre, grains ronds, chaine et croix solidement dorées $5.00
No. 3,020, longueur 15 pouces, Coco noir, petits grains ovales, chaines et croix argent solide $1.50
No. 3,022, longueur 19 pouces, Coco noir, grains ovales de grandeur moyenne, chaine et croix argen solide .. $1.75
No. 4,191, longueur 20 pouces, Coco noir, grains ovales de grandeur moyenne, chaine et croix dorées $3.00

Ecrins à chapelets en cuir, 20 cents et plus, selon lo qualité.

Avec chaque chapelet de $2.00 et plus, un joli écrin est fourni gratuitement.

IMAGES pour Noël et le jour de l'an, en celluloid, artistiquement peintes à la main, 5, 10 et 15 cents chqne, selon le format.

CARTES POSTALE ILLUSTREES avec sujets de Noël ou religieux, artistiquement décorées, 5 cents chaque ou 45 cents la douzaine.

MEDAILLES SCAPULAIRES

No. 410 S, diamètre 7-16 pouces, argent solide oxydé, ronde $0.50
No. 411 S, diamètre 9-16 pouce, ronde, argent solide oxydé $0.65
No. 412 S, diamètre 11-16 pouce, ronde, argent solide oxydé $0.75
No. 413 S, diamètre 3-4 pouce, ronde, argent solide oxydé . $1.00
No. 516 S, rectangulaire, argent solide oxydé $1.00
No. 410 G, diamètre 7-16 pouce, ronde en or solide $1.00
No. 411 G, 9-16 pouce, ronde, en or solide $1.25
No. 412 G, diamètre 11-16 pouce, ronde, en or solide $1.50
No. 413 G, diamètre 3-4 pouce, ronde, en or solide $2.00
No. 516 G, rectangulaire, en or solide $2.50

Tous les objets offerts comme argent ou or solide sont poinçonnés par l'état français.

STATUETTES EN METAL

Argenté, 6 pouces de haut $1.15
Doré, 6 pouces de haut $1.40

Sujets: Sacré Coeur de Jésus, Sacré Coeur de Marie, Jeanne d'Arc, Immaculée Conception, Saint Antoine, Saint Joseph, Saint François d'Assise, l'Assomption, la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus.

IMAGES ENCADREES ET EN FEUILLES, artistiques, tous les sujets et formats, prix raisonnables.

CRUCIFIX, CROIX, CHANDELIERS, BOITE VIATITIQUES, STATUES EN PLATRE, (Tous les sujets et grandeurs) BENITIERS, ETC., ETC.

Tous nos prix comprennent l'affranchissemet.

Magasin ouvert les samedis jusqu'a 9 hrs du siro

WINNIPEG CHURCH GOODS Cie. Ltée.

226 Rue Hargrave, Winnipeg, Man.

(Tout près de Eaton et de l'Eglise Sainte-Marie.)

BENOIT & COMPAGNIE

Entrepreneurs-Generaux

EGLISE, COUVENT, ECOLE, ETC.

Attention Toute Particuliere

Specialite: Ouvrages en Beton

Bureaux:

50 AVE. PROVENCHER - - SAINT-BONIFACE

Telephone Main 3169

CHRONIQUE AGRICOLE

LA CULTURE MIXTE

L'opportunité pour les fermiers de l'Ouest de s'adonner à la culture mixte, est prouvée tous les jours par la quantité énorme des produits de la ferme que les provinces des prairies sont obligées d'importer pour leur propre consommation. Ces produits, qui viennent de l'Orient ou de l'Australie, pourraient facilement être fournis par les fermes de l'Ouest elles-mêmes, si les propriétaires pouvaient s'ôter de l'esprit, l'idée de la culture exclusive des céréales sur une grande échelle.

Cependant, un fort mouvement réactionaire en faveur de la culture mixte est commencé depuis quelque temps déjà et on espère qu'il produira des résultats efficaces; le Pacifique Canadien, qui compte pour beaucoup dans la colonisation de l'Ouest, a aussi vouler donner l'exemple en ouvrant son système d'irrigation aux fermiers désireux de s'occuper de culture mixte.

On estime que l'Alberta et la Colombie Anglaise dépensent annuellement $8,000,000 seulement pour l'importation des produits agricoles que les fermiers de ces deux provinces pourraient cultiver eux-mêmes.

La semaine dernière, deux navires sont entrés dans le port de Vancouver, avec de fortes consignations de ces produits; l'un portait 90,000 livres de beurre de la Nouvelle-Zélande, 8.000000 d'oeufs chinois et une énorme quantité de boeuf et de mouton; l'autre avait à son bord 2,025 caisses d'oignons et 300 caisses de lapins, le tout évalué à plus de $500,000.00.

ETOUFFEMENT

L'oesophage est un canal qui conduit l'aliment depuis la gorge à la panse. L'étouffement est beaucoup plus fréquent chez la bête bovine que chez le cheval. C'est avec une patate, un morceau de navet, de carotte, etc., que la bête bovine s'étouffe. Le fragment est trop gros, il s'arrête soit dans la gorge, soit dans le passage le long de l'encolure, et il y demeure souvent jusqu'à ce qu'il ait été enlevé.

Symptômes.—L'animal fait de fréquents efforts pour avaler, le cou est tendu, les yeux sont saillants, la bouche est baveuse; on sent quelquefois le corps étranger soit dans la gorge, soit le long de l'encolure. Si l'animal boit,, l'eau revient dans par les naseaux. Au bout de quelque temps le corps gonfle (tympanite) plus ou moins, quelque fois énormément, et la mort peut arriver par asphyxie.

Traitement.—Si le corps étranger est arrêté dans la gorge on l'en retirera avec la main.

Deux aides maintiennent la tête de l'animal en ligne horizontale avec le corps, un troisième tient la langue du patient en dehors de la bouche. L'opérateur pousse sans crainte la main jusque dans la gorge du patient et tâche de retirer le corps étranger, ou s'il en est incapable, le repoussé dans l'oesophage. On parvient souvent alors, par de judicieuses manipulations opérées en dehors, à le faire glisser jusque dans l'estomac; sinon, il faut le déloger avec un repoussoir quelconque.

Un manche de fouet de baleine nous a souvent servi dans ces cas. L'animal est maintenu comme ci-dessus, le gros bout du fouet est poussé dans la gorge, puis dans l'eosophage jusqu'à ce qu'il arrive sur le corps qu'on repousse sans secousse, mais fermement jusqu'à ce qu'il cède et glisse. Si on ne réussissait pas dans cette tentative, il n'y a qu'une opération chirurgicale qui pourrait sauver le patient; on devra appeler au plus tôt le vétérinaire.

J.-A. Couture.

LA BASSE-COUR

M. L. Fratteur, professeur à luniversité de Louvain, examine, dans la "Revue général agronomique", cette question fortement controversée. Certains auteurs prétendent que la poule couveuse fait faire à ses oeufs, chaque matin, un demi-tour; d'autres, au contraire, sont d'avis qu'elle les retourne d'un quart; d'autres encore des trois quarts. La manière de retourner les oeufs pendant l'incubation artificielle varie naturellement d'après ces opinions, les uns conseillant de retourner les oeufs de moitié, d'autres, des trois quarts, ou encore du quart.

Voici le résultat de ses expériences:

Au point de vue du déplacement centripède et centrifuge des oeufs ayant occupe la périphérie pendant toute la durée de l'incubation, il y a eu un déplacement régulier des oeufs du centre vers la périphérie et de la périphérie vers le centre.

Même lorsque les oeufs restent en place, ils sont généralement changés de position.

Au point de vue du changement de position de chaque oeuf ou, en d'autres termes, du mouvement de rotation de l'oeuf sur lui-même, la poule couveuse change journellement la position de ses oeufs depuis le commencement jusqu'à la fin de l'incubation.

Ce changement de position consiste presque exclusivement dans un mouvement de rotation de l'oeufs sur son grand axe.

Cette rotation est, dans la majorité des cas, peu prononcée, et elle est, par ordre de fréquence, de 1/4, 1/8, 3/8, 0 1/2.

De plus, l'observation de la façon dont la poule déplace ses oeufs, jointe aux données précédentes, permet de déterminer l'importance relative des déplacements et des rotations des oeufs.

En effet, lorsque la poule est replacée sur son nid, elle remue assez brutalement ses oeufs au moyen du bec, poussant les oeufs du centre vers la périphérie et ceux de la périphérie vers le centre, et déplaçant ou changeant de position tous les oeufs.

Le mouvement centipète et centrifuge des oeufs est donc le mouvement principal, la rotation des oeufs sur leur grand axe n'étant que la conséquence de ce mouvement.

LA "GUERNSEY"

Le petit groupe d'îles qui se trouve dans la Manche, a donné au monde deux des premières races de bétail laitier, les Guernseys et les Jerseys. Dans chaque île, les lois ont prohibé, pendant 100 ans environ, l'importation de bétail pour l'élevage, si bien que les deux races restèrent distinctes l'une de l'autre, aussi bien que des autres races. Cependant, il est évident que les deux races ont une origine commune, les caractères du bétail normand prédominaient dans la race Guernsey, tandis que les caractères du bétail insulaire prédominaient dans la race Jersey. La taille et la riche couleur orangée des Guernseys dénote probablement une trace de sang normand.

Le poids vif moyen des Guernseys varie entre 1,000 et 1,050; et la charpente osseuse est plus épaisse et plus lourde que celle des Jerseys.

Lors des premières importations aux Etats-Unis, il y a 40 ans, on préférait les animaux de couleur fauve orange, mais il y a eu récemment, parmi les éleveurs, une tendance à développer la couleur fauve tachetée de blanc, qui est souvent préférée. Les caractères les plus importants de la race sont: la docilité, la peau tendre, souple et jaune, le lait et le beurre jaunes et riches. Beaucoup de ces vaches sont de très puissantes laitières qui donnent fréquemment une moyenne de 8 à 10 mille livres de lait par an, bien que des troupeaux, de 20 et plus qui donnent une moyenne de 6,000 à 6,500 livres par an puissent être classés parmi les troupeaux de choix. Le point le plus frappant est le haut rendement en beurre. Plusieurs troupeaux des Etats-Unis ont un lait donnant une moyenne supérieure à 400 livres de matière grasse, équivalant à 470 livres de beurre et plusieurs animaux inscrits en ont même produit plus de 876 livres. Parmi les premières importations de Guernseys aux Etats-Unis, il y eut celles faites au Connecticut par E. Norton de Farmington, et Ch. Beach de West Hartford en 1867. Quelques-uns des meilleurs troupeaux de l'Est furent formés à l'aide de ces importations au Connecticut, et l'on cite maintenant les pays jusqu'à 10 ou 15 milles des fermes de ces éleveurs pionniers de Guernseys, comme possédant les plus beaux troupeaux du type Guernsey, en outre de plusieurs troupeaux de choix de races pures. Les mérites de la race Guernsey se révélèrent au public surtout à la foire mondiale de 1893, et plus tard à l'exposition de Buffalo en 1901.

A cette dernière exposition, les Guernseys remportèrent le prix pour la production du beurre au plus bas prix de nourriture.

Depuis 1893, la race a accru sa faveur populaire, à la fois auprès du riche propriétaire, et auprès du laitier vendant lait, crême et beurre de choix.

L'Association des Eleveurs de Guernsey a été la première à établir un Herdbook et à louer les mérites des essais annuels, basés sur les rendements actuels de lait, et de beurre. Ce travail a été d'une grande valeur pour faire connaître la race au public, et pour établir une base sérieuse pour la sélection dans l'élevage. La grande demande de taureaux inscrits de la race Guernsey montre que les laitiers considèrent maintenant cette méthode comme la base la plus sûre pour l'amélioration.

La race Guernsey est probablement la meilleure qu'on puisse avoir aujourd'hui. Sa docilité fait qu'elle s'adapte aux plus petites places, avec peu ou pas de pâturages, et la richesse et la belle couleur du lait ne peuvent manquer de plaire aux goûts les plus difficiles. Aujourd'hui beaucoup de laitirs au détail trouvent qu'il est avantageux d'introduire dans leurs troupeaux une proportion de sang de Guernsey pour améliorer la qualité et la couleur de leur lait.

MASSACRES D'HIPPOPOTAMES

Les grands fauves disparaissent. Une chasse en Afrique

Neuf mille livres de bonne chair et de graisse succulente, c'est,—si l'on se place à ce point de vue purement utilitaire,—ce que représente la figure ci-contre... un joli coup de fusil, comme l'on voit!...

Et, tout bien considéré, c'est encore dans ce but pratique que le meurtre d'un hippopotame est le plus excusable... Car on comprend peu le plaisir que peuvent trouver les sportsmen modernes, qui, du haut des bateaux à vapeur qui longent les côtes africaines, s'amusent à fusiller ces pauvres animaux, en somme assez inoffensifs pour le simple plaisir de les voir couler à pic, et disparaitre au fond de l'eau, sans que personne en puisse tirer profit

Les indigènes de l'Afrique ont, —ou avaient surtout,—des méthodes de chasse plus nobles, bien que l'intérêt seul les guidât. C'est ainsi qu'actuellement encore, dans le Mashonaland, où les affluents du Zambèse forment de petits lacs, hantés par de nombreux troupeaux d'hippopotames, les noirs les capturent de l'originale manière que voici:

Toute la tribu se rassemble autour d'un de ces lacs—le plus petit, s'il est possible,—et tous, hommes, femmes, enfants, portant d'énormes pieux taillés dans la forêt, commencent à entourer les rives d'une formidable palissade.

Cette opération se fait pendant le jour tandis que les hippopotames se cachent au fond de l'eau, ne se montrant à la surface que pour respirer. Au besoin, on les contraint de demeurer en cet état à grand renfort de tam-tams et de vociférations.

Quand vient la nuit, le bruit redouble, et l'on allume de grands feux, car les animaux, rendus plus hardis pourraient tenter de s'échapper.

Peu à peu, ainsi, on renforce les clôtures, on construit de grandes plates-formes qui s'avancent sur l'eau... Et enfin, quand tout est prêt, on commence le massacre, à coups de sagaie et de flèches... Les bêtes qui ne périssent pas sous le fer finissent par mourir de faim... Et alors, c'est liesse et bombance pendant des jours et des semaines, car on ne laisse rien perdre,—même pas la peau, qui, entre autres usages, fournit d'excellents boucliers...

Dans d'autres contrées, on les "pêche" au harpon, comme des baleines. Ou bien on les prend dans des trappes, dans des pièges armés d'un lourd fer aigu qui tombe sur l'animal au moment où il vient pâturer dans les roseaux du bord. Enfin, la méthode la plus sûre est encore d'employer le fusil...

C'est certainement un bien étrange animal, vestige, semble-t-il, de ces monstres qui ont précédé l'homme sur la terre, et qui, pour la plupart, ne sont connus de nous qu'à l'état de fossiles.

L'hippopotame, lui, n'a pas changé depuis les très lointains âges où il vivait à la surface du globe, jusque dans nos contrées. Aux époques du pliocène, sa race était largement répandue, en effet, sur tout l'ancien continent, et l'on en retrouve, dans le sol même de Paris, des débris identiques aux squelettes de l'espèce ectuelle.

Aujourd'hui, il n'existe plus exclusivement qu'en Afrique... Bientôt, avec le progrès dévorant de la civilisation, il n'existera plus nulle part,.. Et l'oeuvre de civilisation qui depuis moins d'un siècle déjà fait disparaître du globe plusieurs types de grands vertébrés, finira également par avoir raison de ceux-ci, peut-tre les plus étranges et les plus curieux de tous.

Lucien Zévore.

ALCOOLISME ET PRISON

Les deux tiers des prisonniers sont des alcooliques

L'Alcool, on l'a dit bien des fois, est le grand pourvoyeur des prisons. Rien d'étonnant à cela. N'est-ce pas lui qui engendre la plus grande partie des disputes, des rixes, des crimes divers, des meurtres et des attentats à la pudeur et à la morale? Pour s'en convaincre il suffit de parcourir les statistiques portant sur les causes d'arrestations et les crimes. Il suffit même de suivre les journaux quotidiens. Chaque numéro apporte de nouveaux crimes dus à l'alcoolisme. Chaque numéro nous fait assister à des rufus de pourvoir aux besoins de la famille, à des scènes disgracieuses, à des concubinage, à des détournements de fonds, à des vols, à des rapines de tous genres et à des transgressions continuels des lois les plus sacrées de la société. Et toujours ou presque toujours, l'alcool est à la racine de ces maux.

Puis, c'est la prison, car enfin, la société n'est pas un champ ouvert aux dépravations de tout venant. Il faut qu'elle se protège contre les bandits, les voleurs les immoraux et les ivrognes et voilà pourquoi elle a construit, des prisons pour mettre tous ces malfaiteurs hors d'état de nuire.

Mais l'agent qui recrute le plus d'individus à ces maisons de détention est, sans contredit, l'alcool.

Lord Coleridge affirmait que si l'Angleterre fermait complètement tous les débits de boissons, il lui serait possible de fermer aussi à jamais les neuf dixièmes de ses prisons.

Aux Etats-Unis, le même état de chose existe. Il est donc à présumer, également, que si les buvettes et "saloons" étaient "jetés au diable" neuf prisons sur dix pourraient être fermées et même détruites.

Mais je ne veux pas me borner à déclarer d'une manière catégorique et générale que l'alcool peuple les prisons. Je vais descendre dans le champ des statistiques de divers pays. Faites avec soin par les premiers auteurs, je les résumerai en quelques mots succincts et les donnerai pêle-mêle, au fur et à mesure de leur entrée en mes notes. Que mes lecteurs les parcourent avec soin et ils verront que les relations existant entre l'alcool et les prisonniers ne sont nullement exagérées.

Au Canada, les trois quarts des prisonniers doivent leur incarcération à l'intempérance du boire. C'est là une déclaration faite par le juge Lemieux en décembre 1912.

Il n'y a, je crois, rien de forcé en cette déclaration. Le rapport annuel du greffier de la cour du Recorder de Chicoutimi, Qué. nous en donne la preuve. Au cours de l'année 1912, pour le terme finissant le 13 décembre il y eut 94 plaintes basées sur le code criminel dont 72 pour ivresse et vagabondage; 12 pour voies de faits; 11 pour vol; 1 pour dommages à la propriété.

72 plaintes dues à l'ivresse sur 94!... Vraiment l'alcool est un bon racoleur pour les prisons.

En Pensylvanie, l'alcool trône en roi. Jugez: cet Etat possède 247 brasseries, 347 distilleries et 22,155 marchands de liqueurs. Tout le monde peut boire à fantaisie: les villes et les villages n'ont pas le droit d'exclure la boisson. Résultat: les prisons regorgent de détenus. Aussi faut-il nombre d'officiers de police là où quelques-uns devraient suffire. C'est ainsi que dans la petite ville de Greensburg, 12 officiers de police à pied et 42 à cheval sont nécessaires pour la protection du public. Le révérend H.-N. Pringle déclare qu'au cours d'une visite en cette ville, il apprit que ce jour-là la prison contenait 155 détenus. Etant entré dans un débit de boisson il y trouva 60 consommateurs. Sur ce nombre 15 étaient ivres."

"A Worcester, Mass., déclarait *L'Opinion Publique* du 25 février 1912, le nombre des alcooliques est assez élevé. Il suffit de suivre ce qui se passe en correctionnelle pour constater le fait. Sur une dizaine d'individus appelés, chaque jour à comparaître en Cour de police, il y en a toujours sept ou huit qui se font pincer pour ivresse.'"

Un autre écrivain, appuyé sur les statistiques, affirme que les deux tiers des crimes conduisant leurs auteurs en prison ou sur l'échafaud sont dus à l'alcoolisme.

Des statistiques françaises nous révèlent ce qui suit: On trouve sur 100 détenus pour assassinat, 53 alcooliques; sur 100 détenus pour incendie, 57 alcooliques; sur 100 détenus pour mendicité, vagabondage, 70 alcooliques; sur 100 détenus pour coups et blessures, 90 alcooliques, au total 323 alcooliques sur 500 détenus. Diminuer l'alcoolisme, c'est réduire la criminalité."

A Québec affirmait *L'Action Sociale* en mars 1913, durant toute l'année 1912, il y a eu 1,776 arrestations et sur ces 1,776 arrestations 1,284 ont été effectuées pour ivresse.

Des statistiques françaises datant de 1893 assurent que le vin la bière et le cidre, boissons dites hygiéniques ont été cause de l'internement de plus de 50% des détenus pour alcoolisme.

Dans le Massachusettes, 60% des incarcérés durant l'année 1912 le furent pour cause d'alcoolisme.

A Paris le directeur d'une prison a compté 2,115 alcooliques parmi les 3,000 prisonniers dont il a la garde.

Du 1er décembre 1912 à la mi-août 1913; 6,000 arrestations furent faites à Worcester, Mass., dont les deux tiers pour ivresse.

Des statistiques qui montrent bien comment l'alcool peuple les prisons sont bien celles qui nous fournissent les Etats de Dakota, de Washington, du New-Hampshire, du Kansas et de l'Indiana.

Les arrestations opérées dans le Dakota se chiffrent comme suit pour les neuf mois précédant la prohibition.

Dans 6 petites villes

Ivresse	319
Coups	223
Autres causes	192
Total	734

Dans 7 grandes villes

Ivresse	1,492
Coups	535
Autres causes	1,545
Total	3,572

Et pour les neuf mois suivant la prohibition:

Dans 6 petites villes

Ivresse	66
Coups	60
Autres causes	80
Total	234

Dans 7 grandes villes

Ivresse	302
Coups	435
Autres causes	1,699
Total	2,436

Dans l'Etat de Washington l'étude des statistiques donnent le résultat:

	1907	1908
Régime des licences		*Prohibition*
Ivresse	1,434	396
Outrage aux moeurs	912	602
Coups	738	463
Meurtres	65	29
Vol	618	537
Vagabondage	398	267
Totaux	4,165	2,294

Au New-Hampshire la prohibition avait fait baisser le nombre de détenus dans les prisons à 370. Le régime de "licenses" étant revenu, les détenus, au bout d'un an étaient de 830. Quatre ans après il y en avait 2,180.

Au Kansas où, depuis 1881 règne la prohibition, les prisons sont loin d'tre encombrées par les détenus. A une certaine époque les prisons se trouvèrent même complètement vides dans 53 des 105 comtés de l'Etat.

Dans l'Indiana, 22 comtés sous le régime de "licences" fournirent en 1910, 7,607 arrestations pour ivresse, tandis que les 70 comtés où régnait la prohibition n'en fournirent que 5,354. Les comtés prohibitifs comprenaient 1,578,000 âmes et les 22 autres seulement 1,122,870.

Chaque année, en France, une moyenne de 121,688 prévenus comparaissaient devant les tribunaux. Sur ce nombre figurent environ 87,600 alcooliques.

Sur 11,102 arrestations opérées à Providence, R. I., en 1912, 7,204 eurent pour cause l'ivresse. En outre, l'on enregistrera 150 voies de faits exécutées sous l'influence des spiritueux.

De 1868 à 1873, 33,832 individus ont fait un stage plus ou moins long dans les prisons de l'Ontario. Or, sur ce nombre nous en trouvons 21,519 dont la détention a été causée par les boissons alcooliques.

Dans la province de Québec, de 1869 à 1872, 10,350 individus furent incarcérés, 7,886 d'entre eux étaient adonnés à la bouteille.

Après ces faits, qui osera nier encore les ravages de l'alcool.

Ephrem Barthelemy.

Une puissance par elle-même.—L'Huile Electrique du docteur Thoma contient en elle-même une subtile puissance que ne peuvent pas contenir les autres huiles en dépit de leurs prétentions. Tous ceux qui l'ont employée, tous ceux qui l'emploient connaissent la valeur de ce précieux liniment. Ces années, son emploi a été considéble et elle est reconnue comme le meilleur des liniments.

VOYAGE D'HIRONDELLE

Nos lecteurs savent déjà que, dans le but d'étudier l'obscur problème de la migration des oiseaux, les sociétés d'ornithologie capturent des oiseaux, leur rivent à la patte des bagues portant des indications sur le lieu et date de la capture, et les relâchent ensuite.

Une lettre d'un lecteur d'Utrecht (Natal, Afrique Australe) annonce qu'il a capturé, le 23 décembre dernier, près d'une ferme appelée Rooleyand, une hirondelle qui portait à la patte une bague d'acier sur laquelle étaient gravés les mots suivants: "Witherby, High, Holborn, B. London, 830."

Nous avons demandé à notre correspondant de Londres de bien vouloir se rendre à cette adresse ,et voici les renseignements qu'il nous communique.

La bague avait été rivée à la patte de l'oiseau le 6 mai 1911 par M. Witherby, directeur de la revue "British Birds" (Oiseaux anglais), qui l'avait capturé dans l'Ouest de l'Angleterre, à Roschill.

Ainsi, cette hirondelle avait traversé la moitié de l'Europe, la Méditerranée et toute l'Afrique dans sa plus grande longueur! N'est-ce pas admirable? Et ne faut-il pas s'étonner des l'instinct qui permet à ces petits oiseaux de retrouver à chaque saison leur route à travers de pareilles immensités?

Dans la gloire il y a toujours du bonheur.

UN LIVRE QUI FAIT ÉPOQUE

HISTOIRE DE L'Eglise Catholique Dans l'Ouest Canadien (1659 - 1905)

Par le Rev. P. A. G. Morice, O. M. I.

TROIS FORTS VOLUMES RELIES, SUPERBEMENT ILLUSTRES DE PHOTOGRAVURES, CARTES, FAC-SIMILÉS.

(80 chapitres au lieu des 43 de la traduction anglaise.)

Prix: $5.60 et $6.60 franco, Selon la qualité de la reliure.

Adresser les commandes à l'Auteur ST. BONIFACE

AUSSI

Dictionnaire Historique des Canadiens et des Métis français de l'Ouest

Nouvelle édition augmentée d'un Supplément

Prix : $1.50 reliée et franco, cinq pour $6.00

CORRESPONDANCE EN FRANÇAIS

GRAIN

Je m'occupe tout particulièrement de la clientèle française et je veille surtout à L'INSPECTION et au déchargement du grain qui m'est consigné

J'ai fourni des cautions au Gouvernement et je suis licencié pour faire le commerce de Grains.

Je vous obtiendrai le plus haut prix

THOMAS F. ENNIS

BUREAU: 300 Grain Exchange — Boite de Poste 513 WINNIPEG, MAN.

J. C. Bacuez & Cie.

201 BLOC SOMERSET (près Eaton)

WINNIPEG, MAN. — TELEPHONE MAIN 624

Achat, vente, échange de Terres, Lots et Maisons de Ville.

Terrains pour jardinage

Terrains pour industries avec voie d'evitement.

ASSURANCES: Incendie, vie, grêle, mortalité, les bestiaux, automobiles, etc.

ARGENT A PRETER

112 RUE AULNEAU

SAINT-BONIFACE. — TELEPHONE MAIN 3819

EN PROVINCE

SAINT-JEAN-BAPTISTE

ANNIVERSAIRE

Dimanche soir le 22 mars se rendaient chez M. Arthur Birtz, hôtelier bien connu de ce village, pour fêter le 30me anniversaire de sa naissance, ainsi que celui d'Ernest, son frère, un très grand nombre de parents et d'amis.

Lorsque les MM. Birtz entrèrent dans la grande salle de réception, grande fut leur surprise de voir tant de monde réunis et tant d'objets installé sur une table au centre du salon. Après la présentation des nombreux cadeaux par Melle Hillaria Lamoureux, soeur de Mme Arthur Birtz, Mme Birtz, avec son amabilité habituelle convia l'assistance à un goûter préparé par elle pour la circonstance.

Va sans dire qu'il fut succulent. Après le goûter Mme Birtz nous invita à passer au salon où il y eut chant et musique sous la directin de Melle Hillaria Lamoureux. Prirent part à cette fête: M. et Mme Philomon Ricard et Lucia, leur fille, de Saint-Jean-Baptiste; M. et Mme Charles Vauriot, M. et Mme Joseph Vauriot, de LaSalle; M. Joseph Lamoureux, père de Mme Arthur Birtz, accompagné de sa dame et de sa demoiselle, Hillaria, de Norwood; M. Félix Grégoire, M. Arthur Champagne, M. le docteur Renaud, Melle Marguerite Laforme, Melle Félixine Beaudette, Melle L. Marion, M. L. Marion, M. Antoine Lavallé, et nombre d'autres.

Après une nuit passée on ne peut mieux, une nuit entière, on se sépara toutes enchantées et souhaitant aux hôtes de la veillée encore de nombreuses années.

Et M. Ernest Birtz nous dit que lui aussi aura une petite femme pour le fêter, bientôt. Nous le lui souhaitons!

Un Ami.

* * *

SA GRANDEUR MGR BELIVEAU A SAINT-JEAN-BAPTISTE

Oh! mais ce n'est pas une nouvelle fraiche que celle-là; elle est vieille de presqu'un mois... Mais pour ne pas parler tous ensemble, nous attendions qu'un des nombreux correspondants de Saint-Jean-Baptiste l'annonce.

Vaine attente! *Alarme, Jean-Baptiste, Piton, Rayon X*, etc, etc. se sont-ils donc tous imposé le silence comme mortification pendant le carême? Voilà qui est édifiant. Quand, après Pâques, ils reprendront leurs plumes de correspondants, il est bien sûr qu'ils ne publieront que des choses qui peuvent être convenablement publiées.

Sa Grandeur Mgr Béliveau a fait à la Caisse Populaire de Saint-Jean-Baptiste le grand honneur d'assister à sa séance du 12 mars dernier.

L'attente de cette visite illustre avait attiré de nombreux paroissiens, et notre salle publique était littéralement remplie.

L'estrade était occupée par une cinquantaine de personnes des deux sexes de tout âge et de toutes conditions. C'était des sociétaires qu'on avait tenu à grouper ensemble. Les Révérendes Soeurs, avec les plus âgées de leurs pensionnaires, et les Frères, occupaient les premiers sièges.

La séance s'ouvrit à 8 heures p. m. par un discours de bienvenue du président Edouard Parent. M. le Gérant L.-H. St-Amant présenta ensuite son rapport.

M. le Président fit ensuite remarquer que dans cette petite société de la Caisse Populaire, l'égalité est un droit reconnu et pratique; le plus jeune comme le plus vieux peut dire son mot s'il a quelque remarque à faire; et sur ce, l'on vit un bambin de six ou sept ans se présenter au public pour y aller de son petit discours.

Notre petit orateur, Joseph St-Amant, dit avec la meilleure grâce: "La Caisse Scolaire", petite leçon, en vers, aux enfants qui gaspillent leurs sous.

Le jeune Lucien Brunet déclama ensuite "Le lièvre et la tortue", de LaFontaine. Puis Melle Alma Comeault, autre sociétaire, nous dit "Pauvre à plus pauvre", allégorie biblique des plus touchants.

M. le Curé présenta ensuite le rapport du comité de surveillance, qu'il fit suivre d'une causerie sur le fonctionnement des C. P., terminant son travail par quelques suggestions sur les Caisses Dotales, et les syndicats coopératifs.

Des prix furent distribués aux vainqueurs d'un concours organisé parmi les élèves, membres de la Caisse Scolaire. Melle Alma Comeault reçut le premier prix des mains de Sa Grandeur Mgr A. Béliveau, et Melle Marie-Ange Godard eut le second.

Alors, invitée par M. le Président, Sa Grandeur nous tint pendant de trop courts instants sous le charme de sa parole si claire et si pratique..

A la fin de l'assemblée, le président du conseil d'administration, James Plamondon proposa, secondé par Rodolphe Beaudet, que Sa Grandeur Mgr l'Auxiliaire de Saint-Boniface fut priée de devenir membre honoraire de la Caisse Populaire de Saint-Jean-Baptiste et comme tel acceptât le titre de Président Honoraire. Et Sa Grandeur non seulement nous fit la grâce d'accepter cette charge, mais voulut aussi devenir membre effectif, et s'inscrivit de suite pour cinq parts dans notre Caisse Populaire. Voilà un encouragement tout à fait inattendu et qui ne manquera pas de produire les plus heureux résultats.

La Caisse Populaire de Saint-Jean-Baptiste tient à exprimer publiquement sa reconnaissance à Mgr Béliveau de l'honneur qu'il lui a fait d'assister à une de ses réunions des encourageantes paroles qu'il lui a adressées et de la confiance qu'il lui amontré en devenant une de ses membres. Tous les socétaires s'unissent pour dire à Sa Grandeur le plus cordial: Merci!

Un Sociétaire.

P. S.—Quelqu'un fera bientôt des remarques sur des rapports qui ont été présentés à cette belle assemblée du 12 mars dernier.

ST-EUSTACHE

Notre dévoué curé, en compagnie de quelques-uns de ses paroissiens, est allé à une séance musicale à Saint-François-Xavier. Ils sont tous revenus enchantés de leur promenade.

* * *

M. et Mme C. McKay, de Pigeon Lake, étaient de passage parmi nous chez leur beau-frère M. Dan McKivor.

* * *

Melle Joséphine Lussier est de retour d'une visite de quelques semaines à Saint-François-Xavier.

* * *

Melle R. Soucy est aussi revenue chez elle après avoir passé un mois chez un de ses oncles à Elie.

* * *

M. H. Allary est de retour sur sa ferme après avoir demeuré quelque temps à Winnipeg et ensuite à la Baie Saint-Paul.

* * *

Va-t-on en prendre des parties de pool, hein, Chamen? Mais je crois que Chakayou est encore capable de te gagner 10 parties sur... 10.

Sikinik.

DUNREA, MAN.

Beaucoup de plaisir à Dunrea. Dimanche dernier il y avait une grande partie de hockey chez M. N. Boulet. Les combattants étaient les Bleus contre les Rouges ou les Rouges contre les Bleus. Le combat fut acharné et un grand nombre de spectateurs formaient un cercle autour de la patinoire.

La victoire fut pour nos gens, les Rouges, dont le club se composait de MM. P. Boulet, H. Fortier, J. Parent, J. Boulet, G. Fortier, Damas Côté et de son employé dont j'oubli le nom.

Dans cette partie M. D. Côté a reçu un coup de hockey qui lui brisa le gros orteil; il fut obligé de quitter sur le champ et de se rendre au village chez le docteur.

* * *

Quelque chose d'attirant dans le sud parce que M. Jos y va faire sa visite à tous les dimanches. Cela doit être un petit "biso blanc".

* * *

M. A. Lavoie est parti pour Winnipeg la semaine dernière. Il est tout probable qu'il arrêtera à à Notre-Dame de Lourdes en revenant.

* * *

M. H. Fortier a bien huilé son fusil pour une future partie de chasse. Cette fois il espère rapporter autre chose que des lièvres à deux pattes.

La Poile.

FISHER BRANCH

Nous n'avons presque plus de chemins de neige et nos cultivateurs en profitent pour finir le peu de charroyage qu'il leur reste à faire.

* * *

Le moulin à scie de M. A.G. Gamache est maintenant fermé. Quoique les cultivateurs aient acheté beaucoup de bois de sciage de lui durant le cours de l'hiver dernier, il lui en reste encore une assez grande quantité et tous ceux qui voudront se bâtir pourront se procurer de lui tout le bois dont ils auront besoin et à des prix très raisonnables.

* * *

Une délégation composée des organisateurs locaux s'est rendue auprès de M. Roblin à propos de notre chemin de fer; ils nous disent qu'on leur a promis qu'aussitôt que la température permettrait de recommencer les travaux, le Canadien Nord enverrait une équipe pour terminer ce petit bout de ligne.

* * *

M. Delphis Ménard est revenu de Winnipeg où il a acheté un ameublement complet pour son hôtel.

* * *

On nous assure qu'un Canadien-français va ouvrir une boutique de forge dans le centre de notre village et il doit commencer à bâtir aussitôt que la terre sera assez sèche pour commencer les travaux.

* * *

M. Arthur Bernardin, de Elie, Man., vient de commencer à charroyer le bois nécessaire qu'il lui faut pour se bâtir une maison sur son homestead.

* * *

Le bureau de poste de Fisher Branch, qui jusqu'ici était tenu par Mme St-Pierre a été transféré à MM. Axford Bros. qui ont un magasin général près de la station. Quoique le bureau de poste fut très bien tenu par Mme St-Pierre, il se trouvait un peu éloigné du centre des affaires, et nous croyons que le public saura apprécier l'avantage qu'il a maintenant, c'est-à-dire qu'au lieu d'avoir à aller chercher leur malle à deux milles et demie de la station, les cultivateurs et tous les hommes d'affaires en général auront le bureau de poste dans un local spacieux et moderne et situé justement où tout le monde viennent faire leurs affaires.

* * *

M. Fernando Verville est parti il y a deux semaines pour aller passer deux mois dans la province de Québec.

* * *

M. Alcide Gamache, qui a passé l'hiver parmi nous, est retourné à Laurier, Man., pour aller passer l'été dans sa famille.

* * *

M. W. Tweedell, de Fisherton, vient d'arriver d'un voyage d'une semaine à Winnipeg, où il était allé dans l'intérêt du district scolaire qui vient d'être organisé à 8 milles d'ici.

* * *

M. A. Savage et son épouse sont arrivés la semaine dernière de Pawtucket, R. I. pour s'établir parmi nous et ils disent qu'il y a à peu près une dizaine de familles qui doivent suivre leur exemple sous peu. Quelques-unes de ces familles sont déjà en chemin pour se rendre ici.

Nous espérons que Pawtucket ne sera pas la seule ville des Etats-Unis à nous envoyer son contingent de Canadiens.

Il y a encore plusieurs bonnes terres à prendre et aussi à acheter à de bonnes conditions. En un mot les avantages sont très nombreux.

Ti-Jules.

SAINT-NORBERT

M. Stanislas Lagacé, M. et Mme Joseph Champagne, désirent exprimer leur profonde gratitude pour les nombreux témoignages de sympathies et les riches trésors de bouquets spirituels qu'ils ont reçu dans l'affreux malheur qui vient de les frapper par la perte l'un d'une épouse bien-aimée, les autres d'une fille tendre et dévouée trop tôt enlevé à leur affection.

Les vrais amis se reconnaissent dans l'affliction. Qu'il est bon de les sentir là, pleurant avec vous et versant le baume de l'amitié sur la blessure trop cruelle en apaisant par de douces paroles, le coeur meurtri par la douleur.

Merci, dévoué pasteur, merci, bons parents et amis; demandez encore pour nous la résignation et la soumission à la divine Providence.

Priez pour elle.

S. Lagacé et J. Champagne.

LETELLIER

Melle C. Bois a ouvert depuis le 19 mars un magasin de chapeaux. Son assortiment est très complet. Nous lui souhaitons plein succès.

* * *

Melles Delima et Laura Hérie ont été en promenade chez leurs parents à Saint-Jean-Baptiste. M. Henry Hérie est revenu d'un voyage à Woodridge et les environs.

VITRAUX D'ART

On peut voir nos verrières, à Québec, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, la chapelle du Séminaire, du Patronage, l'église de Notre-Dame du Chemin, la Basilique de Sainte-Anne de Beaupré et dans toutes les villes du Canada. Comparez notre travail avec celui des autres et jugez par vous-même de l'excellence et de la supériorité de nos dessins et de nos coloris.

Notre personnel d'Européens, artistes compétents, et nos nombreuses années d'expérience sont une sûre garantie de la perfection de notre ouvrage. Quand vous commanderez des verrières, demandez nos prix.

B. LEONARD

53 RUE SAINT-JEAN, QUEBEC.

Nous faisons une spécialité de verrières pour les églises catholiques.

Appareils de Chauffage



Charette, Kirk Cie Limitée

Bains, Appareils de Chauffage et de Ventilation Corniches, Lanternes (Skylight), Fournaises à l'eau chaude, à la Vapeur, à l'air chaud.

PLOMBAGE.

Conduits pour le gaz. Couvertures. Plafonds Métalliques. Plans, Spécifications, Estimations et informations fournies sur demande par:

J. A. CHARETTE, Gérant.

SAINT-BONIFACE, MAN. CASE POSTALE 175

JEAN J. DAOUST. Tél. Main 5508 — EMILE DUGAL. Tél. Main 7469

DAOUST & DUGAL

Entrepreneurs de

Plomberie, Chauffage, Couvertures, Corniches et Plafonds Metalliques

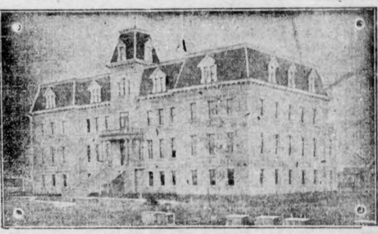
ESTIMATIONS FOURNIES SUR DEMANDE

Specialite: Eglise, Couvent, Ecole

Bureaux:

259 AVENUE PROVENCHER

BOITE POSTALE 159 SAINT-BONIFACE TEL. MAIN 6645



Maison d'éducation pour les jeunes qui aspirent à devenir prêtres missionnaires oblats. Pour plus amples renseignements s'adresser au R. P. Directeur

Juniorat de la Ste Famille

Saint-Boniface, Man.

THE ROYAL INSURANCE CO.

Limited

La plus puissante Compagnie d'Assurance (feu) en existence. Actif plus de $100,000,000

ALLAN, KILLAM & McKAY, AGENTS POUR LA VILLE DE WINNIPEG

JOS. T. DUMOUCHEL, AGENT POUR ST. BONIFACE

BUREAUX GENERAUX

364, RUE MAIN WINNIPEG

Roman de La Liberte — No 23

Le DERNIER DES MOHICANS

PAR

FENIMORE COOPER

Cette précaution parut encore insuffisante: toutes les cinq minutes la petite colonne faisait halte; alors tous les hommes qui la composaient, immobiles, retenant leur souffle, dans la situation qui leur semblait donner plus de sensibilité à leurs oreilles, ou couchés sur le sol, ou se dressant de toute leur hauteur, écoutaient, pour essayer de saisir le moindre bruit qui pût trahir la présence de l'ennemi. On n'a guère idée, au milieu des peuples civilisés, qui ont tant de moyens de décupler l'énergie de leurs sens d'une façon artificielle, de la merveilleuse puissance de la finesse, de la subtilité de ces mêmes sens, chez les sauvages: tout leur est un indice, tout leur fournit une révélation: la précision de leurs organes exercés est à peine concevable dans des hommes moins rapprochés de l'état de nature. Tous les jours, à chaque instant, l'Indien doit à la perfection de ses sens de triompher de son ennemi ou de sauver sa propre vie. Les Delawares n'entendirent rien qui fût capable de les inquiéter. Les Maquas n'avaient sans doute pas deviné le secret de leur marche dérobée; ils s'étaient attachés probablement à suivre uniquement le gros de l'expédition resté sous les ordres d'Uncas, et qui s'avançait par un autre chemin. Oeil-de-Faucon put donc arriver, sans être inquiété, jusqu'à l'endroit où le ruisseau qu'il avait suivi se jetait dans la petite rivière. C'était un grand point pour lui d'avoir pu parvenir jusque-là sans avoir donné l'alarme à ses ennemis. Il s'arrêta de nouveau, rassembla tout le monde autour de lui, et, après avoir regardé attentivement l'aspect du ciel, il dit en s'adressant à Heyward et en employant la langue anglaise:

"Nous sommes presque assurés d'avoir une bonne journée pour nous battre (et il considérait attentivement les nuages qui s'amoncelaient au firmament). Un soleil trop ardent et un fusil qui brille empêchent souvent de viser juste. Tout nous favorise aujourd'hui; les Hurons, au contraire, auront le vent contre eux; c'est un grand avantage pour nous: ils seront gênés, tandis que nous tirerons librement et que rien ne viendra déranger la justesse de notre tir. Malheureusement l'abri des arbres qui nous protégeait jusqu'ici va cesser de nous prêter secours: l'endroit est découvert, et ce sont les castors qui en sont cause. Depuis une centaine d'années peut-être, ils occupent cette position; aussi ne voyons-nous autour de nous que bien peu d'arbres ayant conservé quelque apparence de vie."

Ces paroles si courtes d'Oeil-de-Faucon dépeignent mieux la situation dans laquelle se trouve sa petite armée que ne pourrait le faire la plus complète description. La rivère, en cet endroit, suvait un cours assez irrégulier: tantôt elle s'avançait resserrée entre des rochers escarpés, au milieu desquels elle paraissait avoir eu peine à se creuser un passage; tantôt, au contraire, rencontrant tout à coup une vallée assez large, elle se plaisait à y répandre ses eaux, et le torrent se changeait en un lac. La forêt offrait sur ce point un spectacle assez désolé: partout les restes desséchés d'arbres morts témoignaient des ravages causés par les castors; plus loin, à l'orée du bois, ayant jusqu'alors échappé à leur dévastation, on apercevait des arbres vigoureux déjà entamés; plusieurs n'avaient encore fait que perdre leur écorce, et la sève, dépourvue de cette tunique préservatrice, coulait du tronc des vieux pins comme le sang généreux d'un guerrier atteint par une profonde blessure. On remarquait pourtant, au milieu de cette clairière, de petits monticules couverts de mousse et qui semblaient attester, par leurs ruines presque réduites en poussière, que ce lieu avait été habité. La peuplade qui avait vécu, dans les siècles passés, sur ces bords, n'avait pas laissé d'autres vestiges de son passage, et ces faibles souvenirs de la présence de l'homme augmenteraient encore la tristesse et la désolation de ces lieux.

Le chasseur explorait avec le plus grand soin toute cette partie découverte; il en scrutait du regard les moindres détails, interrogeant le plus minime indice capable de le mettre sur la voie de l'ennemi. Il savait que le moment était décisif: qu'une imprudence, un oubli, un geste intempestif pouvait tout perdre, et l'angoisse qui lui venait de la crainte de compromettre par trop de hâte la délivrance de Cora égalait le vif désir, l'impatience qu'il avait de l'arracher à ses ravisseurs. Jamais il n'avait été plus perplexe; jamais aussi il n'avait été plus prudent et plus attentif.

Il savait que le camp des Hurons était à deux pas, et rien cependant ne trahissait la présence de l'ennemi, pas une trace, pas un vestige qui pût fixer son incertitude.

Deux ou trois fois l'idée lui vint d'abandonner son premier plan, de se jeter brusquement sur le village indien et de s'en emparer par surprise, et il repoussa toujours cette idée comme une tentation dangereuse: il ne fallait rien laisser au hasard, il fallait frapper des coups rapides mais sûrs. Il avait trop d'expérience, il connaissait trop bien les sauvages pour admettre qu'ils eussent négligé de se mettre en état de défense: cette tranquillité—il le savait à n'en pas douter,—n'était qu'apparente, elle cachait un piège; le secret de sa marche silencieuse sur les rives du ravin n'avait peut-être pas été pénétré par les Hurons; il n'osait pourtant le croire, et à coup sûr, s'ils avaient négligé de surveiller ce passage, ils n'avaient pas omis de défendre les approches du camp, et il tenait pour certain qu'il ne traverserait pas la clairière sans être attaqué.

Alors, fermant les yeux, lassé de leur demander vainement un indice, il se mettait à écouter avec une attention qui tenait du prodige: on eût dit que ses oreilles allaient au-devant du moindre bruit pouvant s'échapper des profondeurs muettes de la forêt ou monter du village indien, silencieux et endormi: il se dressait sur la pointe des pieds, interrogeant le plus léger souffle. Il se couchait à terre, collait son oreille sur le sol, lui demandant le secret que l'espace et l'air refusaient de divulguer. Le silence était si complet, qu'il ne put même pas recueillir un bruit lui apportant des nouvelles d'Uncas: et pourtant il lui importait aussi de connaitre sa position.

Cette attente était si pénible, qu'Oeil-de-Faucon ne put en supporter le poids plus longtemps; il dut céder à une impatience qui ne lui était pas naturelle, mais trop aisée à comprendre en pareille circonstance: il prit donc la résolution d'agir sans tarder davantage: il avait assez longtemps écouté les conseils de la prudence.

Pour se rendre compte de la situation et faire ses observations, le chasseur, sorti du ravin, s'était abrité derrière un buisson; mais ses guerriers étaient restés cachés au bord de la rivière. Lorsqu'ils entendirent le signal donné par leur chef, les Delawares sortirent de leur cachette, remontèrent prudemment sur la rive, et glissant en silence, comme des spectres, dans les menues brouissailles dont le sol était couvert, vinrent se ranger derrière Oeil-de-Faucon. Celui-ci indiqua du doigt la direction à suivre et se mit à leur tête. En un instant la troupe se forma sur une seule ligne et se mit à marcher si exactement sur les pas d'Oeil-de-Faucon, que, sauf le major Heyward et le chanteur, tous ne laissèrent qu'une trace dans l'étroit sentier, et l'on eût pu croire qu'un seul homme avait passé là.

Mais ils n'eurent guère le loisir de garder ce bel ordre et cette discipline si parfaite: ils avaient à peine fait quelques pas à découvert, qu'une douzaine de coups de fusil déchargés sur eux avec un admirable ensemble vint démontrer que les hésitations du chasseur étaient bien fondées. Un Delaware tomba mortellement blessé: il bondit au coup comme un daim soudainement atteint par la balle d'un Mingo, puis il tomba lourdemen sur le sol pour ne plus se relever, aux pieds du major et à deux pas du musicien, se demandant l'un et l'autre s'il ne convenait pas de lui porter secours.

"Vite à couvert et chargez!" cria en langue delaware Oeil-de-Faucon. Ces mots produsirent sur la petite troupe, que la décharge n'avait pas troublée le moins du monde, un effet magique; Duncan et David la Gamme, avant d'être revenus de leur surprise, se trouvèrent seuls au milieu de la clairière; mais le brave chasseur ne les avait point oubliés, il les appela de son côté, sut les masquer promptement derrière les arbres, et dit au major, encore tout étourdi:

"Je me doutais de cette diablerie, mais il fallait bien se décider; ces coquins nous eussent tenus en arrêt jusqu'à la nuit plutôt que de se démasquer les premiers. Un seul Indien mort, nous en sommes quittes à bon compte."

Les Hurons, suivant leur tactique habituelle, s'étaient reportés en arrière; mais cette trève ne devait pas durer longtemps: la lutte était engagée, le sang avait coulé; il fallait maintenant que des deux partis l'un restât sur le carreau, dût le massacre durer jusqu'au lendemain.

Le chasseur donna à ses hommes l'ordre de courir d'arbre en arbre et de poursuivre, en tirant sur lui à chaque fois que l'occasion s'en présenterait, l'ennemi, qui se repliait vers le centre des bois, essayant sans doute, par cette manoeuvre, d'éloigner ses adversaires

LAURIER, MAN.

Mardi et mercredi dernier, MM. E. Dutilleul, A. Gauthier, J. Desrochers, H. Deslanniers, M. Davignon, P. Gamache, H. Gamache, H. Fredette, W. Lapointe, L. Lapointe, V. Fredette, J. Fredette, W. Hayes, J. Hayes, M. Verbegge, L.-J. Blouin, J. Bourgeois, sur l'invitation de M. le curé vinrent aider à construire un bâtiment pour la paroisse.

Dieu aidant, grâce aussi aux bons repas servis par Mme Halde, mère de M. le curé, et Melle D. Trottier, l'activité de tous ces messieurs fut telle qu'après deux jours de travail on vit apparaitre une étable avec remise de 40 x 22 et de 14 pieds de hauteur presque entièrement terminées.

Aide-toi le ciel t'aidera.

Un accident, heureusement sans gravité, vint rappeler que la prudence doit présider partout. une poutre de 22 pieds de long mal fixée glissa de dix pieds de haut sur la tête de M. le curé, qui en fut quitte pour quelques instants d'émotion.

* * *

Dimanche dernier comme étant une journée idéale et peut-être la seule cette année, M. E. Guay et N. Fournier ont eu la complaisance de venir chercher les demoiselles Trottier pour prendre une partie de patins sur la rivière Tortue. Après cette partie fut servi chez M. Guay un excellent souper. Nous remercions M. et Mme Guay de nous avoir fourni l'occasion de passer une aussi agréable veillée. Tous se séparèrent enchantés et en chantant Bonsoir, mes amis, bonsoir.

* * *

Le Rév. M. Claveloux, curé ruthène de Vonda, était de passage au presbytère cette semaine.

* * *

M. Isaac Trottier avait le plai- l'église ce matinMe.,unnt-Rfourn sir de conduire sa vielle mère âgée de soixante-quinze ans pour faire ses devoirs de Pâques. Souhaitons à cette bonne Mme Trottier la santé, afin qu'elle puisse longtemps vivre au milieu de ceux qui l'aiment et la chérissent.

* * *

MM. Charles et Raymond Trottier sont à construire un poulailler; ils veulent faire l'élevage sur un haut pied. D'après ce que nous lisons sur les journaux, il y aura concurrence au printemps.

* * *

A une convention tenue à Makinak ces jours derniers par les libéraux du comté de Sainte-Rose pour le choix d'un candidat, la nomination avait été offerte à M. A.-A. Trottier de Laurier, mais pour des raisons toutes majeures M. Trottier a décliné l'honneur. M. J.-A. Campbell, avocat de Dauphin, Man., a accepté la nomination.

Yvette.

FANNYSTELLE

M. Eudore Dureault est de retour de Gravelbourg, Sask., où il a passé l'hiver.

* * *

A l'assemblée des contribuables de l'arrondisement scolaire tenu samedi, M. Omer Cyrenne a été nommé commissaire, remplaçant M. Alfred Hamel, sortant de charge.

* * *

M. Ben Clay, de Winnipeg, est en promenade ici depuis quelques jours.

* * *

M. et Mme Kéroack ont visité Winnipeg la semaine dernière.

* * *

M. Adolphe Guyot nous a quitté lundi pour la ville, où il passera quelques jours.

* * *

La dépouille mortelle de M. B.-F. Frantz, la victime de l'incendie de l'hôtel, a été expédiée vendredi soir à Paw Paw Junction, Ill., accompagnée du Dr Taylor, beau-frère du défunt.

* * *

M. et Mme Gédéon Couture sont en voyage à Saint-Boniface depuis vendredi. Leur fils Paul demeure chez M. Marcel Mollot en attendant que M. Couture ait reçu l'ameublement de sa maison.

* * *

Melles Marie Guyot et Joséphine Painchaud sont de retour de la ville, où elles ont passé quelque temps.

* * *

M. Joseph Lavallée et sa famillele nous a quitté mardi pour aller demeurer près d'Arborg, Man.

* * *

Un individu qui aspire au commerce était à inspecter notre ancienne manufacture de vitre pour en faire un magasin. C'est une bonne idée, mais qu'il prenne garde au "terroi". Cette bâtisse a des "attraits". L'intérieur surtout est d'un fini artistique sans pareil et puis c'est d'une solidité à toute épreuve, une vraie Pyramide. Ce monument paroissial est le fruit de plusieurs années de travail.

* * *

Plus moyen de se faire servir un "coup" ou un "filet"; c'est impossible de s'en procurer. Ca touche à la tristesse.

* * *

Jusqu'aux chevaux qui sont heureux de voir la buvette à terre. Ces charmants quadrupèdes, qui sont les dévoués serviteurs de l'homme, ne passeront plus de grandes journées attachés aux poteaux à grelotter, tandis que leurs maîtres sont à remplir leurs tonneaux à l'hôtel, en faisant ce qu'on appelle ordinairement de la loi.

* * *

Mme Veuve Guilbault est en promenade en vile depuis quelques jours.

* * *

M. Mauret est de retour de Norvège, où il a passé l'hiver.

C Vrai.

STE-ANNE DES CHENES,

Mercredi dernier M. le Curé, accompagné de MM. A. Benoit, D. Magnan, J. Curtaz, Alex. Vandal, Ed. Desautels et M. Champagne se rendaient à la station pour recevoir... le bois destiné à la construction de notre clocher. On l'a déposé près du portique de l'église en attendant que les ouvriers, en forment dès les beaux jours, la cage de nos cloches et la flèche qui indiquera en même temps que le Ciel aux fidèles, l'endroit aux étrangers, où Sainte-Anne, notre patronne, se plait à être honorée.

Près de 10,000 pieds de bois serviront à cet effet. C'est le don généreux de la Cusson Lumber Co. par l'entremise de son digne président M. J.-A. Cusson, échevin de Saint-Boniface. Ce bois représente au bas mot la jolie somme de $250.

M. J.-A.-W. Lane, qui avait déjà souscrit $500 pour la construction du clocher, se charge encore de payer un égal montant pour faire le don d'une cloche de plus de 1,100 livres.

Ces actes de générosité font honneur à l'esprit de foi des donateurs et la bonne Sainte-Anne ne manquera pas, nous en sommes certains, de bénir et faire prospérer leurs entreprises.

M. le Curé et tous les paroissiens de Sainte-Anne profitent de l'occasion pour remercier publiquement les généreux donateurs.

Ceux qui seraient tentés de les imiter seront bien accueillis. Ce n'est pas que la paroisse de Sainte-Anne compte sur les étrangers pour compléter ses oeuvres, mais tout le monde sait que Sainte-Anne des Chênes est pour la province du Manitoba ce qu'est Sainte-Anne de Beaupré à la province de Québec. C'est un lieu de pèlerinage qui avant longtemps verra accourir nos frères de tout l'Ouest Elle a donc droit à la reconnaissance de tous ses enfants.

SAINT-LEON

Dimanche 29 mars, nous avions l'honneur d'assister (à l'issue de la grande messe), à une conférence donnée en faveur des bons chemins par M. Garneau, ingénieur civil, délégué du gouvernement. Elle nous avait été annoncé le dimanche précédent par le Rév. Père Dom Marie-Antoine Straub, curé, d'après lettre d'avis émanant du sympathique "maire" de la municipalité de Lorne, M. Therrien. Inutile d'ajouter que nos paroissiens se firent un devoir d'aller entendre parler d'un sujet intéressant à plusieurs points de vue.

Combien il est vraiment remarquable, consolant, de constater les bonnes dispositions, la touchante sollicitude, le besoin de dévouement qui animent nos gouvernants à l'heure actuelle.

Et cependant! de quelle amertume et de quelle tristesse ces nobles coeurs incompris doivent être imprégnés à la vue, au contact des idées subversives, des sentiments qui agitent et bouleversent l'électeur, autrefois si docile, si reconnaissant, dont l'admiration n'avait d'égale, sinon au "rouleau" soyeux couvert de vignette fantaisistes et des chiffres plus fantaisistes encore??

Hélas! trois fois hélas!!! où êtes-vous, dispositions sincères? Tendre sollicitude, vers vous nous avons étendu nos bras en vain, car vous ne nous avez point secouru. Bonne volonté, aux pieds nickelés, dont vous ne connaissez que le nom, qu'il est donc regrettable, que ses dispositions ne se soient manifesté plus tôt et en d'autres occasions. Oui, déplorons que la belle ardeur généreuse, désintéressée, dont se targuent et se glorifient si volontiers nos maîtres du jour, n'aient pu leur permettre un acte de "franche justice". Déplorons que les talents multiples dont sont doués "ces chers maîtres" ne leur aient jamais permis autre chose que le maintien du peu "floche" de certain cable dont, heureux propriétaires, nous ne savons apprécier ni la finesse, encore bien moins le soyeux et la souplesse (toujours d'après ces dignes messieurs bien entendu). Contentons-nous seulement de constater... et de subir la chose... en amateurs!

Par exemple, il ne faudrait pas croire à la lecture des lignes qui précèdent que ce sont ces vilaines choses-là qui ont eu l'honneur de la conférence; pas du tout. De chemins seulement il était question, de chemins seulement on a traité: et nous pouvons affirmer que le distingué conférencier ayant à coeur de remplir le mandat dont il était chargé, ne dévia en aucune façon de la ligne, mieux du chemin, qu'il s'était tracé.

Autant que qui que ce soit, nous savons apprécier et reconnaître les bienfaits et les avantages du progrès, mais... adaptés aux circonstances et dans une juste mesure. Nous nous demandons pourquoi, pendant une demi-heure, on a osé entretenir d'humbles fermiers de la nécessité d'un système d'un projet de route que l'on sait parfaitement irréalisable. Pourquoi ne pas aborder franchement la question sous son aspect véritable? Qu'avons-nous besoin d'entendre parler des avantages, de la beauté, de la durabilité, etc., d'une route en "béton armé" ou en bitume, quand on sait pertinemment bien que c'est plus qu'oiseux de s'arrêter à cette seule idée. Ou bien on considère nos fermiers comme de forts naïfs personnages, ou bien on veut se jouer de leur bonne foi, ou encore on désire les acculer, les mettre dans une position moins qu'avantageuse.

Nous désirons certes de bonnes routes, nous sommes prêts à assumer certaines charges pour en rendre le projet réalisable, mais nous n'avons que faire d'un "luxe onéreux". D'après un estimé fourni par le secrétaire de la municipalité nous aurions un ruban de 36 milles à revêtir de béton ou de bitume. Le digne conférencier affirme que les chemins cimentés auront une largeur de 22 pieds; il éprouve une petite difficulté quant à se prononcer pour le coût de revient par mille courant. Il accepte que les machines à vapeur (engins à traction), auront la faculté de se servir toujours des dits chemins cimentés après que, bien entendu, ces nommés "engins" auront été débarrassé (les roues) de leurs crampons. Il sera donc bon, chaque fois que, pour une raison ou pour une autre, un propriétaire de machines à traction aura à se servir des chemins "ultra modernes", qu'il fasse suivre une forge et le forgeron, sans préjudice de la perte du temps. Ce même monsieur ne nous a pas détaillé les multiples inconvénients qui résulteraient du grrrand progrès, ni des vexations probables qui ne nous seraient pas épargnées.

Après avoir, comme je l'ai dit un peu plus haut, tenu sous le charme de son éloquence les nombreux auditeurs quelque peu désorientés, l'estimé conférencier accéda à une demande de fournir quelques explications, qu'un tel système de route n'était pas applicable dans nos contrées, que l'amortissement d'une dette provoquée par la création de chemins semblables ne se verrait probablement qu'à la troisième génération, etc. C'était à ne plus y voir... et le monsieur s'en apercevait. Seulement nous préférons croire que le "délégué" nous a pris pour des "pactoles". Dans ce pays merveilleux, extraordinaire, que le travailleur sait exploiter avec tant d'adresse et d'ingéniosité, quoi de plus naturel aux citadins que de se figurer la campagne sous la perspective d'une mine d'une richesse incalculable, dans laquelle on peut puiser sans compter.

Il y a en outre les fameux million qu le gouvernement fait miroiter à nos yeux. Quelques mots d'explication sur leur provenance ne nous seraient pas inutiles. Nous sommes crédules, c'est convenu, mais non assez pour croire à la générosité de nos honorables, encore un peu moins pour prétendre qu'ils nous sont venus un beau jour sous forme d'aerolithes.

Lorrain.

CONSOMMATION DES OEUFS

Combien pensez-vous que les Français mangent d'oeufs par an?

Six milliards! Quelle omelette, même en défalquant les oeufs à la coque.

Or, c'est presque le double de notre production.

En 1890, les entrées d'oeufs étrangers comptaient pour 160 millions d'oeufs par an: en 1900, elles montent à 300 millions: en 1910, à 560 millions, et en 1913, à 840 millions.

Et cependant la France est un des pays les plus favorisés pour l'intensive production des oeufs. Seulement, pour développer la ponte de nos volailles, peu d'efforts ont été consentis. Les Sociétés d'aviculture se sont attachées à perfectionner les races, mais ne se sont point préoccupées de connaître les mérites de ponte des belles poules de chez nous.

En Australie, en Angleterre, en Amérique les poules sont soumises à des épreuves contrôlées de ponte, qui durent une année et où participent jusqu'à 800 pondeuses. Les oeufs sont comptés jour par jour, les pontes mensuelles sont inscrites et des comparaisons fructueuses s'établissent entre les races.

Le record du monde de la ponte annuelle, qui était de 246 oeufs en 1906, est passé à 264 en 1911, et, depuis décembre 1913, il atteint 291 oeufs par an, pour une poule américaine, élevée par le professeur Dryden, de l'Oregon Agricultural College aux Etats-Unis.

Puissions-nous amener nos poules à une pareille fécondité? Ce serait la richesse pour les hameaux.

Cherchons nos lumières dans nos sentiments. Il y a là une chaleur qui contient beaucoup de clarté.

Les vers sapent la force et minent la vitalité des enfants. Renforcez-les par l'emploi du Mother Graves' Worm Exterminator qui fera disparaitre les vers.

SANOL RESTAURATEUR DU SANG

POUR HOMMES ET FEMMES FATIGUES. REMEDE CERTAIN CONTRE L'ANEMIE

Pourvoir le sang des globules rouges si nécessaires à la vie.
CLARIFIE ET AMELIORE LE TEINT.

Durant vingt ans un célèbre médecin allemand a travaillé à la découverte du secret de la restauration du sang. [illegible] de la terre l'on apporta les végétaux [illegible] et on les combina de telle manière qu'à la fin l'on constitua un restaurateur du sang.

Le restaurateur du sang de Sanol a été un bienfait pour l'humanité. La mère de famille épuisée, [illegible] la jeune fille ou le jeune garçon qui fréquente l'école ont à un moment besoin d'une médecine qui reconstitue le sang. Le restaurateur du sang de Sanol [illegible] du sang à l'organisme humain. Les bons résultats ne tardent pas à se faire sentir et sont très marqués et très rapides.

Le restaurateur du sang de Sanol [illegible] les prescriptions [illegible] l'appétit, renforcira le corps, [illegible] le teint, calmera le cerveau et donnera de la résistance aux [illegible].

En vente par tous les pharmaciens. $1.00 la bouteille.

THE SANOL MANUFACTURING CO. of Canada Ltd.
WINNIPEG - - - - CANADA

DALTON REALTY CO.

Pour achats de terrains, prets, assurances ou loyers

VENEZ NOUS VOIR

DALTON REALTY CO.,

Premier Etage, BATISSE BANQUE UNION·

BANQUE D'HOCHELAGA

65 Bureaux et Agences au Canada.

Capital autorisé	$4,000,000
Capital payé	$4,000,000
Réserve	3,625,000

E. BELAIR, gérant

433 RUE MAIN
WINNIPEG

Nous achetons et vendons traites, or, argent, et billets de banque des pays étrangers.

Notre linguiste parle allemand, russe, polonais, ruthène, et bohémien Nous sollicitons votre patronage.

Vins de Bordeaux
Garantis absolument purs et naturels

COTES, barrique 225 litres,		$60.
COTES, demi-barrique 125 litres,		$31.
CLARET, bouteille 35c.	douzaine	$4.
ST. JULIEN, " 50c.	"	$5.

LE PLUS GRAND CHOIX DE VINS, LIQUEURS, ETC., AU CANADA.

La Cie. RICHARD, BELIVEAU Ltee
Marchands de Vins, Liqueures et Cigares
Maison Fondee en 1880
330 Rue Main Phones M. 5762-5763
Winnipeg.

du voisinage trop immédiat de son camp. Cette attaque soudaine avait été faite par un petit détachement de Hurons; le gros de leur armée était en arrière, se portant vraisemblablement à la rencontre d'Uncas et des guerriers de la tribu delaware. Bientôt, accourus au bruit, de nouveaux Hurons ne tardèrent pas à se montrer; leur nombre augmentait de minute en minute: bientôt ils parurent assez en force pour tenir tête à Oeil-de-Faucon: ils cessèrent de reculer, et, en état maintenant de soutenir le feu des Delawares, ils prirent position pour les repousser.

Heyward jugea qu'il ne devait point rester en arrière; il se jeta résolument au milieu des soldats du brave chasseur, et, abrité lui aussi derrière un arbre, il soutint le feu avec une grande ardeur, se cachant et se démasquant tour à tour. Le combat devint dès lors fort animé, les adversaires demeurant en place depuis que les Hurons ne reculaient plus. A la vérité, les blessés n'étaient pas encore nombreux; peu de coups avaient chance de porter, chaque combattant, toujours abrité, ne découvrant une partie de son corps que pour ajuster un adversaire s'oubliant un instant ou contraint lui-même de se pencher pour tirer.

La situation ne pouvait néanmoins se prolonger longtemps dans des circonstances si défavorables pour les Delawares. Le chasseur, tout à l'ardeur du combat, et dont tous les coups portaient, grâce à la rapidité et à la sûreté de son tir, se rendait néanmoins fort bien compte de l'état des choses; il voyait le danger, il le constatait, mais ne trouvait aucun moyen de l'éviter. Il savait que la fuite présenterait encore plus d'inconvénients; il fallait se maintenir jusqu'à l'arrivée d'Uncas. Parfois ce rude homme des bois se redressait entre deux coups de feu et semblait,—passant par-dessus les cris sauvages des Hurons, au delà des explosions répétées de leurs armes, à travers ces cris horribles de carnage et de mort poussés de tous côtés,—chercher le son connu du fusil du Mohican, et chaque fois, après ces tentatives, où la finesse et l'acuité de son ouïe étaient surexcitées par la gravité des circonstances, un amer et ironique sourire se dessinait un instant sur son visage.

La situation s'aggravait autour de lui: l'ennemi recevait à chaque instant de nouveaux renforts, et étendait incessamment sa ligne d'attaque; les feux convergents rendaient de minute en minute plus insuffisant pour les Delawares l'abri des troncs d'arbres. Mis ainsi à découvert, leur feu se ralentissait, et l'on put bientôt prévoir le moment où ces héroïques soldats seraient complètement enveloppés par l'armée entière des Hurons.

Tout à coup l'impassible visage d'Oeil-de-Faucon s'illumina: il venait de distinguer, au milieu du fracas qui l'environnait, des cris de guerre et un bruit d'armes à feu qui retentissaient sous les voûtes épaisses de la forêt, venant du côté où Uncas avait caché ses troupes, au fond d'une profonde vallée. Le Mohican entrait donc en lutte à son tour, et, suivant la déclivité du sol, il allait sûrement se diriger vers le lieu situé beaucoup plus bas, où se battaient maintenant si héroïquement le chasseur et sa poignée de guerriers. Il importait de tenir jusqu'à son arrivée.

L'intervention à point nommé du jeune Mohican, prenant enfin part à l'action, produisit immédiatement une diversion dont l'effet fut surtout apprécié par le chasseur et ses amis. Les Hurons, qui avaient pénétré le secret de la marche d'Oeil-de-Faucon, s'étaient trompés sur le nombre de ses soldats; ils lui opposèrent tout d'abord une troupe trop faible. Repoussés, comme nous l'avons vu, par le valeureux lutteur, ils s'exagérèrent alors l'importance de ses forces et portèrent en toute hâte la résistance de ce côté, dégarnissant ainsi la troupe qui devait s'opposer à la marche en avant du Mohican. Celui-ci, qui suivait tous les mouvements de son ennemi, et qui devinait, à l'ardeur de la lutte, l'importance de l'attaque dirigée contre son allié, dont il connaissait la faiblesse numérique, choisit cet instant pour lancer en avant ses Indiens, bouillants d'ardeur. Il marcha donc impétueusement à l'ennemi, culbuta en un instant la faible troupe restée en face de lui, et s'attacha à pousuivre ceux qui se hâtaient de rejoindre les leurs pour exterminer Oeil-de-Faucon.

XXIII

La marche rapide et, pour ainsi dire, triomphante d'Uncas sauva le chasseur et ses amis; le bruit du combat se rapprochait à chaque instant, et le nombre des Mingos qui avaient fait face à cette vaillante petite troupe diminuait de minute en minute. Magua appela ses Indiens au secours de leurs compagnons tombant sous les coups du jeune Mohican, et ils se hâtaient de se reporter en arrière sur un point déterminé, où allait s'engager l'action générale et décisive.

Alors Oeil-de-Faucon, ayant retrouvé son assurance et son calme habituels, donna l'ordre de fondre sur l'ennemi, et la tactique employée au début se renouvela d'abord avec grand succès. Le chasseur et les siens s'avancèrent d'arbre en arbre, ne faisant feu qu'à coup sûr et se démasquant le moins possible. Les Hurons se retiraient toujours et ne répondaient plus que faiblement à l'attaque si vive et si acharnée de leur ennemi. Cette retraite si précipitée cachait encore un piège. A un moment donné les Mingos trouvèrent enfin un abri sûr dans un épais taillis où ils se retranchèrent immédiatement, et de nouveau commencèrent à riposter vigoureusement. Le combat changea encore une fois de face: dans cette situation; les forces parurent devoir se balancer: l'ardeur de la défense fut à la hauteur de la vivacité de l'attaque, et il devint impossible de savoir quelle serait l'issue de ce combat.

Parmi les guerriers delawares pas un n'avait encore été complètement mis hors de combat: mais leur sang coulait en abondance, et leur situation, désavantageuse vis-à-vis de leurs ennemis bien abrités, menaçait de devenir très grave.

L'imminence du danger frappa le jeune major anglais, et, comme il réfléchissait à leur position si compromise et si difficile à défendre, ayant entendu un faible bruit derrière lui il ne fut pas peu surpris de voir arriver le chasseur, qui, d'arbre en arbre, s'était glissé jusqu'à lui, laissant sur sa droite ses guerriers occupés à riposter assez inutilement aux Mingos cachés dans le taillis.

"Vous êtes encore jeune, monsieur le major," lui dit Oeil-de-Faucon en l'abordant et en se dissimulant derrière le même sapin que lui; et, en même temps, sans doute un peu fatigué de la lutte si vive et si longue qu'ils venaient de soutenir, il déposa à terre la crosse de son long fusil. "vous êtes encore jeune, et, dans votre carrière de soldat, vous aurez peut-être plus d'une fois l'occasion de lutter contre ces Mingos. Vous pouvez faire aujourd'hui l'expérience complète de leur tactique. Tout le secret d'un combat indien consiste à avoir la main leste, le coup d'oeil rapide et un abri sûr à portée. Je voudrais bien savoir, si vous aviez en ce moment sous vos ordres une compagnie des troupes royales d'Amérique, comment vous vous y prendriez pour déloger ces Hurons.

—Comment je m'y prendrais? dit le jeune homme en souriant, surpris d'une semblable question et en pareil lieu: je ferais vivement charger ces misérables à la baïonnette.

—Voilà bien ce qui s'appelle raisonner comme un blanc, "reprit le chasseur, ouvrant largement la bouche et montrant toutes ses dents par un rire silencieux et moqueur; puis, comme se parlant à lui-même et en homme qui fait les plus tristes réflexions, il ajouta: "Ne faut-il pas qu'un chef calcule tout et se demande combien il peut épargner de vies? Malheureusement, et j'en rougis pour notre époque, le temps approche où le cheval décidera de tout dans de semblables escarmouches; oui, pour cela les bêtes valent mieux que l'homme... Mettez un cavalier aux trousses d'un Peau-Rouge, l'Indien, son fusil vide, ne pourra plus s'arrêter pour recharger."

Le plan que se plaisait à détailler ainsi Oeil-de-Faucon a plus d'une fois produit les meilleurs résultats dans les campagnes des blancs contre les Indiens. Les forêts américaines, en effet, permettent fort bien le passage d'un cheval, parce que d'ordinaire il y a très peu de buissons et plus rarement encore de branches rampantes; la sève vigoureuse poussant vivement en haut, les branches vont chercher l'air et la lumière; tout ce qui demeure au-dessous est étouffé; les grands troncs s'élèvent lisses et nus comme des colonnes de granit, au milieu desquelles un escadron entier pourrait manoeuvrer à l'aise. Les Indiens eux-mêmes convenaient qu'ils ne pouvaient pas vaincre les guerriers qui portaient *de longs couteaux et des bas de peau*, désignant ainsi les dragons avec leurs sabres et leurs bottes.

"Il me semble, ne put s'empêcher de dire Heyward, que cette discussion est pour le moins inutile.... nous n'avons pas de chevaux...; et pourtant il importe de se décider vite à prendre un parti.

—Quand on a besoin de respirer un instant, il n'y a pourtant rien de mieux à faire que d'employer son temps en utiles réflexions," répondit Oeil-de-Faucon avec une grande douceur; puis, continuant à penser tout haut, il murmura. "Il ne me plait guère de brusquer la charge, car alors il me faudra sacrifier plus d'un de ces vaillants guerriers, et pourtant, ajouta-t-il en penchant la tête pour recueillir les bruits du combat qui se livrait dans le lointain, si Uncas a besoin de nous, il faut bien que nous passions sur le corps de ces drôles qui nous barrent le chemin."

Cela dit, le chasseur se retourna brusquement, et d'un ton vif et décidé, en homme qui prend résolument son parti, il appela à grands cris les Delawares. Ils lui répondirent par des acclamations prolongées; une sorte de dialogue rapide s'engagea entre eux et leur chef, et, à un signal donné, tous firent à la fois le tour de l'arbre qui les dérobait aux coups de l'ennemis. Les Hurons, surpris de voir tous leurs adversaires se démasquer à la fois, envoyèrent une détonation générale: mais, comme l'avait prévu le chasseur, peu dangereuse, parce qu'ils avaient tous tiré avec trop de précipitation.

(A suivre).

LA GRANDE HONORINE

Conte de René Bazin de l'Académie

Dans la coudraie, près de la maison, à l'heure où nous rentrions pour nous coucher, les derniers rayons du jour rasant le sol qu'ils doraient, j'avais trouvé sur la terre nue d'une allée les restes d'un oiseau mangé par l'épervier. Ce devait être un chardonneret, car il y avait un peu de jaune attaché au fouet de l'aile. La tête avait disparu, et presque tout le corps, et les pattes même. Quelques plumes du ventre, toutes grises, quelques plumes du dos, d'un vert qui devenait de l'or dès qu'on les inclinait, une goutte de sang figé, des feuilles écartées par le vent du combat—une lutte bien courte sans doute--indiquaient l'endroit où pendait encore un duvet de jeunesse, et je revins triste, à cause de cette mort d'un oiseau chanteur et de cette cruauté de la bête de proie. Moi, je ne les tuais pas tous, les oiseaux. Outre que ma fronde et ma sarbacane ne portaient pas souvent juste, mon père nous avait accoutumés à respecter les jolies espèces: les rossignols, les fauvettes, les chardonnerets, pour leur chant; les hirondelles pour la beauté de leur vol; les rouges-gorges, pour la familiarité même de leurs moeurs et pour la joie qu'il y a de les rencontrer, pendant la neige, sur les buis des jardins ou les solives des granges. .

—Misérable épervier! disais-je en pressant le pas. Je le connais. C'est un grand qui vole sans remuer les ailes et qui tourne des quarts d'heure au-dessus du poulailler. Je le dénoncerai. Je sais où est son nid, en haut d'un peuplier, dans une touffe de gui. On entend les petits crier, quand il arrive portant un cadavre d'oiseau saignant, comme une nacelle au-dessous de lui. Mon père les tuera!

Comme nous étions à la fin d'avril et qu'il faisait froid, le feu était allumé dans la grande salle, près de la table desservie. La maison n'avait pas encore été réparée —je l'aime encore mieux dans ce passé lointain—et il n'y avait pas de salon. En revanche, la salle à manger, où l'on recevait à l'occasion, avait un bon air patriarcal, avec sa cheminée, monumentale où la suie faisait des stalactites noires, et, sur son vieux papier à fleurs de rêve, fleurs de magnolias bleues et marguerites rouges ayant les mêmes feuilles brunes, des images clouées à toutes les hauteurs, des illustrations coupées dans des livres ou des magazines d'autrefois, signées de noms célèbres ou de noms inconnus, qui nous faisaient faire des voyages sans fin, lorsque la pluie tombait. Mon père était dans son fauteuil de cretonne incarnat, ma mère faisait de la tapisserie, mes soeurs et mes frères m'attendaient pour dire "bonsoir".

J'entrai, pâle de colère, montrant les deux ailes coupées.

—Voilà! m'écriai-je. Encore un qu'il a dévoré! C'est un monstre qu'il faudra tuer au fusil, sans quoi nous n'entendrons plus rien chanter autour d'ici!

—En effet, dit mon père gravement; on s'est déjà plaint de ce couple d'éperviers.

Et comme les soeurs, moins indignées que moi, avaient surtout pitié de ce pauvre paquet de plumes mouillées et froissées que je tenais à bout de bras, je me sentis m'attendrir, et je dis, d'un air qui devait être drôle, car je vis deux sourires à la fois qui me répondaient aux deux coins du feu:

—Il n'a même pas laissé de quoi faire des ailes de chapeau! Et le chardonneret était tout jeune, voyez: il a du duvet. Il sera sorti trop tôt de son nid.

—Les chardonnerets n'ont pas d'ange gardien, fit ma mère.

Mon père ajouta:

—Les oiseaux ne sont pas comme les e fants. J'ai entendu raconter, par une femme de ce pays-ci, comment les enfants non seulement échappent eux-mêmes à bien des dangers, mais protègent encore les parents qui les ont près d'eux.

En ce moment, bonne Perrette, la vieille qui nous élevait, passa la porte, et dit:

—Les enfants tous au lit!

—Oh! non! non! pas avant l'histoire!

Il y eut un moment de silence, pendant lequel nous ne sûmes pas lequel l'emporterait, de l'indulgence de nos parents ou de la volonté de Perrette. Enfin, sur un geste, le profil anguleux de la vieille bonne se retira, et nous entendîmes, avec un pas qui s'éloignait, cette réflexion partie de la chambre à côté:

—Ils font tout ce qu'ils veulent. Et après ça, Madame les trouvera fatigués. 9 heures du soir. C'est-il une heure pour des histoires!

Elle était excellente, bonne Perrette, mais bien rude sur la discipline.

—En ce temps-là, commença mon père, j'étais jeune encore. Il y avait plus de bois qu'à présent, plus d'étangs, des routes moins nombreuses, et si étroites, si mal entretenues que les meilleurs voyages se faisaient à cheval. Pour se rendre de la ville à leur domaine, mon père et ma mère montaient à califourchon sur la même jument blanche et, trottant quelquefois, marchant le plus souvent au pas, relevant le bout des pieds pour traverser les gués, cheminaient entre les haies de ronces qui accrochaient parfois le fichu jaune paille que ma mère se mettait au cou. C'était plus joli qu'à présent, les campagnes, et moins facile d'accès. Surtout quand on remontait vers les pays hauts qui bordent la Bretagne, on trouvait de si mauvais passages, tant de boue et tant de fondrières que le cheval était le seul moyen de locomotion, à moins qu'on ne préférât la charrette étroite et non suspendue des paysans. Les voitures seraient restées en détresse.

Il se faisait cependant par là un commerce très actif, et, soit de jour, soit de nuit, des marchands nous venaient de plusieurs points des côtes bretonnes ou normandes. Nous les reconnaissions à leur cri, quand j'avais votre âge et des vacances comme vous. Les uns vendaient des sardines conservées dans le sel; d'autres des oeufs, des volailles, du beurre. Et justement nous avions une marchande de beurre à la quelle ma mère achetait sa provision pour l'hiver. Elle portait la coiffe normande et elle la portait bien. C'était une femme grande et rose, jolie et de mine ouverte. J'ai rarement vu une paysanne plus décidée. Les rouliers ni les aubergistes ne la taquinaient, bien qu'elle voyageât seule, et il se trouvait toujours dans les métairies, un couvert mis pour elle, un bon coin dans l'étable et une botte de foin pour son cheval. Elle devait ces prévenances à sa loyauté de marchande, à ses façons viriles et un peu à son malheur. Car elle était restée veuve de très bonne heure et elle travaillait pour élever son fils.

Je lui dis un jour:

—Vous voyagez de jour et de nuit, la grande Honorine: n'avez-vous jamais peur?

—Jamais, Monsieur.

—De votre village jusqu'ici, la route est longue pourtant. Il y a de mauvais chemins sombres, des nuits sans lune, et on ne sait pas les rencontres qu'on peut faire.

La grande Honorine étendit le bras, comme pour prêter serment, un bras qui eût fait plier celui d'un homme.

—Je ne dis pas, répondit-elle, qu'il ne m'arrive jamais de rencontrer des choses, d'en voir d'autres, d'en entendre surtout. Mais rien ne me dit rien à moi. Je suis protégée.

Alors j'observai, sur sa figure pleine, un sourire un peu triste. et elle ajouta:

—Monsieur, quand mon défunt mari mourut, je nourrissais Pierre, mon enfant, mon unique, et il n'avait que moi, de même que je n'avais que lui. Ma famille est ailleurs. Il me fallut donc, bien l'emmener, lorsque je me décidai, pour vivre, à me faire marchande de beurre. Je réservais un coin pour lui dans le fond de ma charrette, sous la bâche. Il était bien à l'abri, je vous assure; la pluie ne tombait jamais à travers la toile, et quand le vent soufflait, moi, assise sur le devant, je prenais tout le froid. Il avait l'habitude et ne s'éveillait pas. Aux côtes, dans les belles lunes, je le regardais dormir, et l'idée me venait que l'innocent me protégeait et que plus d'une fois il me serait arrivé malheur si je ne l'avais pas eu avec moi. J'en pourrais dire plus d'une preuve. Vous savez ce qu'on raconte de la nuit. Je ne crois pas à toutes les histoires; mais j'ai entendu de vilains bruits dans les cépées de chênes, au bord des routes; j'ai vu des ombres, comme des bêtes malfaisantes, qui s'allongeait devant et derrière ma charrette, dans la lumière de la lanterne, et des voyageurs qui ne voyageaient point pour des raisons connues du monde, et des lumières qui tremblaient autant que moi de se trouver surprises. Alors j'allongeais un coup de fouet à mon cheval, je pensais à mon petit qui dormait, sans se douter de rien, et, à cause de lui, je passais sans avoir mal. Un jour, Monsieur, dans un pays très plein de forêts, qui est entre Mortain et Fougères, je fus prévenue que deux mauvais drôles, comme il n'en a jamais manqué nulle part, avaient causé de moi dans une auberge et qu'ils m'attendaient pour me voler à deux lieues du bourg.

—N'y allez pas, la grande Honorine, disait le patron, n'y allez pas, ils vous tueront!

—J'ai ma défense avec moi, que je réponds, et je passerai bien.

Il ne savait pas de quoi je voulais parler. Moi, je le savais. La nuit était tout à fait sombre, et, à cause de la brume, ma lanterne éclairait mal. En vérité, je n'aurais pas pu dire où j'étais, et je me serais perdue, si mon cheval n'avait pas connu la route. Et c'étaient des forêts toujours, et un silence comme il y en a, Monsieur, dans les fins de saison, quand les feuilles tombent. Je regardais plus souvent mon petit que de coutume, et, pour le voir, il fallait me pencher. A un endroit où le chemin creux était si étroit que les deux roues touchaient presque les talus, des deux côtés à la fois j'entendis les branches qui s'écartaient, des pierres qui roulaient, et mon cheval sauta de peur. Je me détournai, je saisis dans mes bras mon petit, je l'élevai au-dessus de la croupe de mon cheval, et je criai:

—Sauve-moi, mon enfant, sauve-moi!

Pendant plus d'une lieue, je ne ralentis pas le train de la pauvre bête, qui avait pris le galop. Puis je la remis au pas, tranquillement comme à l'ordinaire... Le lendemain, Monsieur, des gens de là-bas me dirent qu'on avait rencontré, à l'endroit indiqué, deux hommes, un de chaque côté du chemin, et qu'ils dormaient si dur, la face contre terre, qu'il fallut les appeler longtemps avant de leur demander ce qu'ils faisaient-là.

Mon père s'arrêta un moment et reprit pour finir:

—J'ai revu bien des fois la grande Honorine. Son petit Pierre avait grandi; mais il couchait toujours dans la charrette quand la mère voyageait. Il avait une dizaine d'années quand ils ont passé dans le pays pour la dernière fois...

Nous quittâmes la salle à manger, mes soeurs, mon frère et moi, en songeant à la grande Honorine. La présence de Perrette nous empêchait d'avoir peur. Quand nous fûmes au lit, la plus petite de nous, qui ne pouvait dormir, se mit à raconter l'histoire à la vieille bonne. Elle raconta tout, et, quand elle est achevé:

—J'ai bien compris, tu vois, bonne Perrette. Et c'est vrai, l'histoire. Il ne t'arrive rien chez nous: eh bien! c'est moi qui te protège! Tu ne le savais pas?

Bonne Perrette comprit-elle? Elle ne le dit point, mais elle avait une larme dans les yeux quand elle embrassa la petite.

René Bazin.
de l'Académie française.

LE DOYEN DES CHATS

"Tiger" (tigre) n'a pas la prétention d'être le plus vieux chat du monde, ce qui donnerait matière à des querelles interminables. Mais sa maîtresse parle fièrement de lui comme du plus vieux minet d'Europe.

Sa maîtresse n'est autre qu'une puissante compagnie de chemins de fer de Grande-Bretagne, la Great Eastern Railway, et voici ce que ses annales racontent au sujet de "Tiger".

En 1876, un pauvre chat jaunâtre, chassé probablement de chez ses premiers maîtres à cause de sa laideur, fut aperçu un matin par des portefaix employés dans les entrepôts de la compagnie: quinze cadavres de rats gisaient autour de lui!

Les employés comprirent qu'un pareil chasseur rendrait d'éminents services à la compagnie, et ils l'adoptèrent. Cela se passait il y a trente-sept ans, et "Tiger" n'a jamais manqué depuis lors d'aligner chaque matin une moyenne de dix rats ou souris, capturés par lui durant la nuit.

Faites les calcul! Cela représente au bas mot 135,000 rongeurs tués par l'infatigable félin, soit plusieurs millions de rats supprimés, si l'on songe que ces destructeurs se reproduisent avec une rapidité extraordiniare.

Et, durant ces 37 années, les employés n'ont jamais manqué d'offrir chaque jour au brave "Tiger" ses deux sous de lait.

Dépense bien compensée, convenez-en!

GUERRE A L'ALCOOL

"L'alcool est pernicieux, l'alcool est abominable; 25 p. c. des malades qu'on amène ici, à l'asile, sont des alcoolisés simples, qui ne doivent leur délire qu'à l'abus des boissons alcooliques. Il faut y ajouter 15 p. c. de nerveux, faux alcooliques, sans doute, mais excités par l'alcool, ce que nous appelons des nerveux avec appoint alcoolique "Rien que pour cette année (1907), sur 3,781 malades, on compte 644 alcooliques, 477 hommes et 167 femmes: 390, si l'on y ajoute les nerveux avec appoint alcoolique, 265 hommes et 125 femmes; soit, 1,034 en tout, c'est-à-dire, 39 p. c. N'est-ce pas terrible, cet empoisonnement de toute une population, poussée dans cet asile par la seule force de l'alcool?"

BUXTON SERA POURSUIVI

On le ferait arrêter pour vol et récel. Vingt huit ans de pénitencier.

Deux accusations, l'une de vol et l'autre de recel, seront portées contre Buxton, le principal témoin de la couronne contre Reid, Hagel et Westlake. M. J.-H. Ashdown serait le plaignant.

On se rappelle qu'au cours de son témoignage devant la Commission Royale, Buxton jura qu'il avait incité l'un des commis de la maison Ashdown à voler pour lui un revolver automatique. Ce sera le sujet d'une première plainte contre Buxton. Buxton a aussi juré qu'il avait eu le revolver. Cet aveu fournira le sujet d'une seconde plainte, sous le titre de recel.

Chacune de ces offences rend son auteur passible de 14 ans d'emprisonnement s'il est trouvé coupable. En supposant que Buxton soit trouvé coupable sur les deux chefs d'accusation, le magistrat pourait lui infliger une condamnation de 28 ans de pénitencier.

Ces deux mandats, s'ils sont émis, ne seront mis en vigueur qu'à la mise en liberté de Buxton jusqu'ici détenu à la prison provinciale.

LA TEINTURE DOMESTIQUE



ne m'offre aucun embarras. Elle fait simplement mes délices. Et ceci, parce que je fais usage de

DY-O-LA

Est Guarantie UNE TEINTURE pour Tous tissus.

C'est la plus Simple, la plus Propre et la Meilleure teinture domestique que l'on puisse acheter. Il ne vous est nullement nécessaire de savoir Quels Sont les tissus qui entrent dans la confection de vos marchandises. Ainsi, Impossible de faire erreur. Demandez notre Carte Echantillon Gratuite, et notre Livret qui vous donne les Résultats obtenus, en Teignant sur d'autres Couleurs.

The Johnson-Richardson Co., Limited, - Montreal

T. A. IRVINE, President. — JOSEPH TURNER, Vice-Pres. — J. W. MOULD, Vice-Pres

La STANDARD PLUMBING & :: HEATING CO., LIMITED. ::

Ingénieurs pour chauffage et aération. Plombiers Sanitaires et Gaziers.

Bureau chef : WINNIPEG, MANITOBA, - 296 rue Fort, Telephone Main 529.

Succursale : St-Boniface, Man., 46 Avenue Provencher, Telephone Main 8132.

Estimés fournis sur demande.

Un placement absolument sur

The Safford

..Chaudiere.. a eau chaude

Quand vous installez une "SAFFORD" dans votre maison, vous augmentez la valeur commerciale de votre propriété pour plus que le coût de l'amélioration. C'est pour vous une économie parce que la "SAFFORD", dans les temps les plus froids, conservera la chaleur dans votre maison durant huit heures avec un seul feu. En d'autres termes elle sauve du combustible et de l'énergie. Nous en avons des preuves et serons heureux de vous les montrer.

Ecrivez aujourd'hui

The Dominion Radiator Company - Limited

WINNIPEG, MAN.

Toronto, Ont. - - - Montréal, Qué.

Quelques Unes De Nos Lignes

Ferronneries pour bâtisses, papier à bâtisses de tous genres, papier à couvertures.

Moellons et blocs de béton, pierre concassée de toute grosseur, sable, gravier, etc.

Glaces de fantaisie, fenêtres, vitres.

Portes et chassis, cadres et moulures, bois tournés. Ornements intérieurs et extérieurs.

La Cusson Lumber Company, Ltd.

TEL. MAIN 2625-2626 — SAINT-BONIFACE, MAN.

ROBERT GENS
Professeur de VIOLON ET MANDOLINE
—Studio—
410 Rue Langevin, St. Boniface
PHONE MAIN 3998

Tel. M. 5772 — Dames assistantes
PHILIPPE COUTU
Seul entrepreneur canadien-français diplomé
Embaumeur et entrepreneur de pompes funèbres
150 rue Marion, Norwood et Saint-Boniface, Man.

J. P. RALEIGH, D. D. S.
DENTISTE
Gradué de Toronto et de Trinity
Bureau:
317 Portage Ave., en face d'Eaton
Telephone M. 4244

ALBERT DUBUC — JACQUES MONDOR
DUBUC & MONDOR
Avocats & Notaires
27 et 28, Edifice Canada Life, Coin des rues Portage et Main.
Winnipeg, .·. Man.
Tel. Main 583 et 8696

S. L. JONCAS
DENTISTE
avec Drs. Maloney & Kennedy
304-305 Avenue Block
Tel. M. 3095. Winnipeg.

A. J. H. Dubuc (Consul Belge) — W. Boston Towers — Alfred U. Lebel
DUBUC & TOWERS
Avocats - Notaires
Bureaux : 201-205 Edifice Somerset Portage Ave. Winnipeg, Man
Casier Postale 443

ALLEZ AUX LIBRAIRIES KEROACK
Pour livres de prières, objets religieux, livres classiques, romans, etc.
227 RUE MAIN, WINNIPEG
Vis-à-vis la rue Ste-Marie
52 RUE DUMOULIN, SAINT-BONIFACE.
Nous n'avons pas de catalogue

DOCTEUR BEARMAN
Spécialiste pour les yeux, les oreilles, le nez, la gorge et le choix de verres.
Adresse: 222 Somerset Bldg., Winnipeg, Man.
Heures de bureau: 10 à 12 et 1 à 4 tous les jours.
Téléphone: Main 7230.

Grymonpre & Fontaine
ENTREPRISE D'ELECTRICITE
Fournitures d'Appareils et Installation telles que: Poêles Electriques, Moulins à Laver, Fers à Repasser, Ventilateurs.
Estimations fournies sur application
57 Ave Provencher Tél. M. 4930

Academie Ste-Marie
Crescentwood, Winnipeg, Man.
Sous la direction des Soeurs du Saint-Nom de Jésus et Marie et parfaitement équipé pour tous les travaux de collège. Cours de professorat une spécialité. Musique, dessin et peinture enseignés avec soin et selon les dernières méthodes. Exercices d'élocution et de diction sous la direction d'experts.
Demandez des renseignements.
Soeur Supérieure

D. R. BARIBAULT, B.A.Sc.
INGENIEUR CIVIL et ARCHITECTE
Diplomé de l'école Polytechnique.
Architecte enregistre du Manitoba
Suites 11-12, Banque d'Hochelaga
433 Rue Main, Winnipeg.
Téléphone Main 1040

DR. N. A. LAURENDEAU
ANCIEN INTERNE A L'HOPITAL DE SAINT-BONIFACE
Bureau et Résidence — Tel. Main 1392
163 Avenue Provencher, St-Boniface

Achetez vos remèdes Chez
R. A. McRUER
PHARMACIEN-OPTICIEN
84 Avenue Provencher — Tel. Main 5604
SAINT-BONIFACE, Man.

DOCTEUR F. LACHANCE
Des Hopitaux de Paris.
ANCIEN CHEF DES INTERNES A L'HOTEL-DIEU, MONTREAL
Chirurgie et Gynécologie
Chambre 245, Somerset Bldg.
Avenue Portage. Phone M. 7204
Coin Aulneau & Hamel, St-Boniface
Phone M. 2613.

L. A. DELORME
de la Société Légale
WILSON, McMURRAY DELORME DAVIDSON & WHEELDON
Bureaux 703-704 Electric Railway Chambers.
AVOCATS — NOTAIRES
Winnipeg, Man. — Tel. Main 7221

Téléphones:
Bureau: M. 4639 — Rés.: M. 4640
Consultations 2 à 5 P.M.
DOCTEUR L. D. COLLIN
des Hopitaux de Paris, Ex-Interne des Hopitaux de Montréal, St-Paul et Notre-Dame
Bureau: Chambre 106, Cadomin Bldg.
Coin Graham et Main, Winnipeg

Immeubles, prêts de fonds privés et assurances
Ernest Aubin
Téléphone, Garry: 2485
BUREAU:
315 Batisse Nanton
Téléphone, bureau: Main 1594
Res. Garry 2485

Senez & Fils
EPICERIES ET PROVISIONS
Telephone Main 4966
82 Avenue Provencher, St. Boniface

J. A. BEAUPRE
AVOCAT, NOTAIRE, Etc.
Bureau: Chambre 312, Bloc McIntyre
WINNIPEG, Man.
Bureau: Phone Main 1554.
Residence Phone Main 18[illegible]



ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX
COURTIERS EN IMMEUBLES

J.H. TREMBLAY
J.A. TREMBLAY
J.P. TREMBLAY

814-816 BÂTISSE BANQUE STERLING
AVENUE PORTAGE et RUE SMITH
WINNIPEG.
CANADA.

LE PROCES DE KRAFCHENKO TIRE A SA FIN

La Couronne a fait entendre 70 témoins. On s'attend à un verdict pour jeudi soir. La défense a commencé sa contre-preuve. Sensation hier.

Morden, 1.—Avec la conclusion du contre-interrogatoire de Ben Rolph, ce matin, le procès de Kranfchenko, au moins en autant qu'il concerne la poursuite, entre dans la dernière phase. La couronne prouvera maintenant le procès préliminaire de Krafchenko, son évasion et sa reprise subséquente. Cinq policiers sont déjà ici dans ce but. Il ne reste plus que quelques témoins à faire entendre.

Rolph a donné le même témoignage qu'à l'enquête préliminaire racontant toutes ses relations avec l'accusé avant et après le meurtre de Plum Coulee.

C'est le 17 novembre qu'il connut l'accusé. Il devait le conduire en automobile dans une excursion dont le but lui sembla assez mystérieux. Le 19 novembre, il conduisit sans le savoir à Plum Coulee. L'accusé prétendait y monter un établissement. Se sentant surveillés par la police, Rolph et l'accusé se donnèrent des mots de passe, l'accusé devait se dire au téléphone "the man from Gibraltar" et Rolph, "the man from New York".

Le 4 décembre, au coin des rues Sherbrooke et William, Krafchenko montant, en dépit de ses protestations dans son automobile. A un moment donné l'accusé lui pointant un revolver sous le nez lui dit qu'il y avait certaines choses qu'il voulait faire. Prenant un rouleau d'argent, près de $1,000, il dit à Rolph qu'il y avait là $500 pour lui s'il voulait l'aider à sortir du mauvais pas où il se trouvait. "Il me dit, déclare Rolph, de lui acheter des vêtements, un chapeau et des bottines noires. Les billets de banque étaient de la Banque de Montréal. L'accusé a discuté de plusieurs moyens de quitter la ville après le crime de Plum Coulee.

Malgré tous ses efforts, l'avocat de la défense n'a pu ébranler le témoignage de Rolph. Dans ses grandes lignes il demeure le même qu'à l'enquête préliminaire, tout autant contre l'accusé.

Le témoignage très important de Bert Bell modifie quelque peu l'attitude de l'accusé. Il sourit moins et devient sérieux. Sur des points de détail le témoignage de Bell diffère de celui qu'il donna à l'enquête préliminaire.

Le 16 novembre il a rencontré l'accusé au Saint-Régis. Krafchenko portait alors le nom de Ryan. L'accusé demanda à Bell s'il voulait gagner $500. Sur sa réponse affirmative, l'accusé lui expliqua à l'aide d'un plan de Plum Coulee son intention de piller la succursale de la banque de Montréal. On discuta aussi le plan du vol d'une des banques de la rue Main, à Winnipeg. Bell refusa de participer à ces opérations. Au sujet de vol de Plum Coulee, Krafcheko fit remarquer que ce serait une chose très facile.

Bell a raconté comment l'accusé que recherchait la police se promenait audacieusement jour et nuit dans Winnipeg sans le moindre déguisement.

* * *

Morden, 2.—Cinq nouveaux témoins de la couronne sont arrivés aujourd'hui. Me Hastings, avocat de la poursuite, croit que la preuve de la couronne sera terminée après midi. On croit que la cause sera soumise au jury avant le Vendredi Saint. L'accusé a toujours son même air joyeux. Seulement par moments, il paraît inquiet.

Bell, au cours de son contre-interrogatoire, a admis avoir été déjà condamné pour une grave offense et avoir passé vingt-cinq mois en prison. Il fut relâché sur parole.

Les policiers ont rendu témoignage et raconté l'évasion et la seconde arrestation de Krafchenko.

* * *

Morden, 3.—La couronne a terminé sa preuve contre Krafchenko. Elle a fait entendre 70 témoins. La défense commencera sa contre-preuve demain. On croit que la cause sera soumise aux jurés vers la fin de la semaine et que l'accusé connaitra son sort avant Pâques.

* * *

Morden, 5.—Trois témoins de la défense ont été entendus. Deux ont donné leur version des mouvements de l'homme en noir avant le mertre dans Plum Coulee. Un autre témoin a aussi mentionné un autre individu que l'accusé.

On dit qu'il est possible que l'accusé lui-même aille dans la boîte aux témoins et donne son témoignage. Tout fait prévoir que la défense terminera sa contre-preuve demain. On croit qu'un verdict sera rendu jeudi soir.

D'après les témoins de la défense, l'homme vu dans Plum Coulee le jour du meurtre ne serait pas l'accusé.

* * *

Lundi.—Première sensation de la part de la défense. Elle tente d'établir un alibi. C'est toute une surprise car on ignorait absolument sa ligne de conduite.

D. Davis, 286 avenue Aikens, Winnipeg, est venu jurer qu'un homme qu'il reconnait pour le prisonnier à la barre est venu le 3 décembre, jour du crime, pour louer une chambre chez lui. En contre-interrogatoire, Davis a déclaré qu'il ne jurerait pas que la date fut le 3 décembre mais qu'il croit que ce fut le 3 décembre, dans l'après-midi, que le prisonnier se présenta chez lui.

* * *

Mardi.—Toute la preuve de la défense est terminée. Son avocat commencera aujourd'hui les plaidoiries. On croit qu'il parlera au moins quatre heures. L'avocat de la couronne parlera la plupart du temps demain. Tout fait prévoir que jeudi, le jury pourra rendre sa décision.

DES GARCONS DE FERME

M. l'abbé Bouillon, missionaire-colonisateur, demande aux cultivateurs de langue française qui ont besoin de garçons de ferme de le lui laisser savoir. Il conduira dans sa prochaine excursion et dans celles qui suivront bon nombre de fils de fermiers de la province de Québec qui veulent apprendre le mode de culture de l'Ouest avant de s'y établir.

On est prié de s'adresser à l'abbé Bouillon, à son bureau à Montréal, 306 rue Saint-Antoine.

PLUS DE SOIXANTE MARINS PERISSENT DANS LA TEMPETE

Navire brisé comme une coquille d'oeuf. Deux jours sur des banquises de glace, sans nourriture, sans abri et en pleine tempête. Trente sept survivants.

Saint-Jean, Terreneuve, 2.—Au moins 64 marins de l'équipage du navire de pêche aux phoques, le "Terreneuve" ont péri dans la tempête qui les a surpris sur des banquises de glace dans le détroit de Belle Isle. C'est le nombre des cadavres recueillis par des navires qui ont aussi reçu à leur bord 37 survivants, horriblement gelés. Il y a encore 20 marins dont n'a aucune nouvelle. Il est possible que plusieurs d'entre ces derniers aient péri par le chavirement des banquises de glace.

Le navire Belleaventure ramène 58 cadavres et 35 survivants.

C'est mardi matin qu'un brouillard surprit l'équipage du Terreneuve chassant le phoque sur les banquises à deux mille de leur navire. Le navire pris dans les banquises ne put aller à leur rencontre et aveuglés par la tempête de neige qui rageait ils ne purent retrouver leur navire. Ils restèrent où ils se trouvaient, exposés à la tempête, deux jours et deux nuits sans pain, sans le moindre abri.

Les survivants recueillis par les navires qui se sont portés à leur secours sont si faibles qu'ils ne peuvent pas marcher et qu'on a dû les porter à bord des navires de secours.

Le navire de pêche "Southern Cross" pris entre des banquises de glace a été brisé comme une coquille d'oeuf. L'équipage a à peine pu s'échapper sur les banquises.

Aux dernières nouvelles le nombre des victimes atteindrait 77. Une trentaine des survivants pourront très difficilement en réchapper. Ils sont sous les soins des médecins.

ST-BONIFACE

On grelotte à la porte de la gare du Canadien-Nord. Il semble qu'au moins les femmes et les jeunes enfants, par la température peu clémente de la saison, devraient au moins mériter l'attention de la compagnie. Elle a assez reçu de faveurs du public canadien et lui en demande encore suffisamment à l'heure actuelle pour ne pas traiter avec autant de dédain ceux qui voyagent par sa voie ferrée.

* * *

Les élèves français du Juniorat donneront, le mardi de Pâques, une grande fête musicale et dramatique en l'honneur de Monseigneur Langevin.

* * *

Notre église a été témoin dimanche soir d'une des plus grandioses manifestations religieuses par les hommes dont nous puissions rêver ici. Elle était le couronnement de la première semaine de la retraite des hommes prêchée par les RR. PP. Lortie et Laflamme, Oblats.

Le maire et les échevins catholiques, les Juges Prud'homme et Prendergast, le magistrat Turenne, le secrétaire provincial et les officiers de toutes les sociétés catholiques y prirent part. NN. SS. Langevin et Béliveau y assistèrent. Le sermon fut donné par le R. P. Laflamme.

* * *

David Peyrot, propriétaire de la Librairie Moderne, condamné par le magistrat Turennen pour vente de livres immoraux et de gravures indécentes, a porté sa cause en appel. Cet appel sera entendu aujourd'hui en cour du banc du roi à Winnipeg.

* * *

Les funérailles de l'abbé Larivière ont eu lieu vendredi. Mgr Béliveau officia. Mgr Langevin assista au trône. L'oraison funèbre fut prononcée par M. l'abbé Gauthier, ami de coeur du défunt.

* * *

A une réunion des paroissiens, dimanche, les délégués suivants ont été choisis pour la nouvelle Fédération en voie de formation: le docteur Lachance, maire, M. J.-A. Beaupré, avocat, et M. Hormisdas Béliveau.

* * *

Le local de Norwood du Cercle Athlétique de Saint-Boniface (8 mois d'existece) a été transféré à la salle de la 36ème Batterie de Saint-Boniface, (écurie de louage 1er étage), où il donna sa séance d'ouverture dimanche dernier.

En l'absence du président actif M. E. Birtz, élu vice-président par acclamation, occupa le siège présidentiel et ouvrit la séance par une petite allocution puis passa la parole au secrétaire qui sut capter l'enthousiasme par son éloquence.

L'inscription de plusieurs nouvelles recrues se fit immédiatement après sur l'invitation du gérant. Le trésorier s'occupa avec plaisir des devoirs de sa charge. Vint ensuite l'élection de quatre directeurs, votée au scrutin secret. Le résultat fut le suivant: Forestier, 15 voix; Gauthier, 18; Martineau, 14; R. Poirier, 11; Vivier, 14 et Renaud 11.

Comité Actif du Cercle

Le bureau renforcé des nouveaux élus est donc composé comme suit: MM. F. Lavoie, président; E. Birtz, vice-président; Ant. Lanthier, gérant; A. Griveau, secrétaire; L. Roussin, trésorier; M. Fontaine, professeur de boxe; O. VanDooren, rapporteur-critique; MM. Gauthier, Forestier, Martineau et Vivier, directeurs. Ces derniers auront une réunion dans le courant de la semaine.

Les décisions suivantes ont été prises à l'unanimité:

Assemblée générale: dernier dimanche du mois.

Cotisations, 25 cents par mois (après la fin d'avril, un droit d'entrée sera exigé).

Salle ouverte tous les jours de 8 à 10 heures p. m.

Chaque soir: pratique, leçons et démonstrations de lutte, boxe, poids haltères, engins, etc.

Un cabinet de lecture y attenant est à la disposition des membres. Une section dramatique et littéraire est en voie de formation.

Note.—A l'occasion de la Grande Réunion Sportive donnée en la salle, M. Castellein, 354 avenue Provencher, le local a été fermé mardi 31.

Le Cercle adresse un chaleureux appel à tous les amateurs sportifs et dramatiques.

Oscar VanDoören.

La séance de boxe donnée le 31 mars dernier sous le patronage du Cercle Athlétiqu de Saint-Boniface, en la salle Castellein fut couronnée d'un succès d'autant plus brillant qu'il était inespéré. Le programme de cette soirée fut rempli par 5 combats qui mirent 9 adversaires en présence.

Les deux premiers combats furent arbitrés par M. P. Fontaine; les trois derniers par M. Ant. Lanthier.

Résultat des rencontres. Rondes de deux minutes, gants de six et quatre onces, une minute d'intervalle.

1er assaut, 4 rondes: M. R. Poirier contre M. A. Forestier. Tous deux pèsent 139 livres. Après un combat acharné très intéressant et scientifique du début à la fin, M. Poirier est déclaré vainqueur aux points.

2me assaut: M. L. Roussin contre M. L. Boulanger, 112 et 132 livres. Cette rencontre fut aussi très intéressante et non moins scientifique que la précédente. Les adversaires s'étant montrés dignes l'un de l'autre, cet assaut fut déclaré nul.

3me rencontre: M. H. Vivier contre M. J. Leclerc, 140 et 145 livres, 6 rondes. Cet assaut quoique moins passionnant que les autres fut cependant très scientifique. M. Vivier fut remarquable à l'attaque tandis que M. Leclercq se borna à la défensive. Cet assaut fut déclaré nul en considération de la différence de poids et attendu que les coups furent portés avec la même justesse de part et d'autre, quoique M. Leclerq se montra plus dur dans les siens.

L'adversaire qui devait rencontrer M. P. Fontaine ayant décliné cet honneur au dernier moment, le Cercle lui opposa deux de ses vaillants boxeurs qui firent preuve d'une grande bravoure en acceptant ce dernier comme adversaire quoiqu'il fut supérieur en poids et en force.

M. L. Martineau, 160 livres, entre donc en lice et tint le ring pendans 3 rondes.

M. R. Gauthier, 160 livres, se présente ensuite mais dut abandonner après la 4me ronde.

Ces deux derniers devraient se rencontrer ensemble et l'on s'attendait à voir une partie des plus attrayantes, étant à peu près de force et de science égale. Nous adressons dnse nos plus sincères félicitations aux vaincus qui ont eux aussi autant que les vainqueurs mérité toutes nos sympathies.

M. Pierre Fontaine, 175 livres, est donc déclaré vainqueur du tournoi.

Nous souhaitons pour la prochaine réunion sportive un amateur de taille à se mesurer avec ce terrible adversaire en forme pour faire un futur champion.

Oscar VanDooren.

AU SACRE COEUR

Les séances de jeudi et de vendredi ont remporté un excellent succès et par le nombre des assistants et par la perfection avec laquelle on exécuta le programme.

Melles Ida Pariseault et Annette Dostert nous donnèrent en ouverture "Raymond" de Thomas. Mme Bélair suivit avec "Perdue dans les bois" de Bordèse. Elle revint en rappell. Puis M. Commune, de l'Union Jeanne d'Arc, salué à son apparition sur le théâtre, nous fit goûter quelques-uns de ses monologues. Il dut revenir trois fois. M. D. Bourbeau, étudiant en art dentaire, se fit entendre dnas Rosemonde. Melle Ruth Pryce joua "Ballade et Polonaise" qui lui valut un rappel. Puis ce fut le plat de résistance, Le Bonnet Mystérieux, comédie interprêtée par les acteurs de l'Union Jeanne d'Arc, de Saint-Boniface. M. J. Bozec tenait le rôle du riche propriétaire que tous trompent, M. A. Commune, celui de Me Pouillard qui, sans remords, en avocat accompli, exploite consciencieusement son client, M. Beaudrec, celui de médecin qui refuse à son client la santé et la mort afin de vivre à ses dépens, M. Ad. Sourisseau, celui du juif errant, porteur d'un bonnet conseiller de sagesse, M. E. Sourisseau, celui du serviteur, qui coiffe du mystérieux bonnet, fait entendre à son maître de rudes vérités.

Melle E. Flanagan rendit en anglais "A Winter Lullaby" puis, sur rappel, nous donna en français une jolie romance. Melle Ruth Pryce se fit de nouveau entendre dans un solo de violon. M. M. Casenave dans une romance et un Ave Maria, obtint un beau succès. M. A. Delisi termina la soirée par un délicieux solo de flute.

MM. Baudry et Collon accompagnèrent.

* * *

Dimanche, après la messe, les paroissiens ont choisi comme délégués à la réunion où se discutera l'organisation des catholiques de Winnipeg et de Saint-Boniface. Ont été élus MM. L.-A. Delorme, avocat, M. Collon, président de la commission scolaire et M. Lemire, marchand.

* * *

SEPULTURE

Le 4 avril, Wilfrid-Wilbrod, enfant de Adélard Lafond, âgé de cinq mois.

BAPTEMES

Joseph-Paul-Rolland, fils d'Albert Brunet et Victoria Joyal. Parrain, Joseph Joyal; marraine, Délia Joyal.

Joseph-Alphonse-Emile, fils de Cyrille Boisselle et d'Evelina Boivin. Parrain, Alphonse Fontaine; marraine, Marie-Anne Fontaine.

Marie-Rolande-Ida Brunet, fille de Armand Brunet et de Marie-Louise Haineault. Parrain, S. Haineault; marraine, Ida Pelletier.

Marie-Elmina-Anna, fille de Dieudonné Pinsonneault et de Mary-Jane Roy. Parrain, Hubert Pinsonneault; marraine, Blanche Viens.

EXCURSION AU MANITOBA

Je viens rappeler à mes compatriotes des Etats-Unis, qui m'ont manifesté le désir de prendre part à l'excursion que j'organise pour le Manitoba, qu'elle partira de Montréal le 14 avril à 10 heures du soir. Mes chers compatriotes, ne manquez pas une si belle occasion, et venez en grand nombre visiter cette belle province de l'Ouest canadien, qui vous offre en ce moment des avantages très précieux.

Si vous venez visiter le pays, vous vous établirez certainement: car vous ne pourrez résister à la tentation de devenir propriétaire d'une belle terre de 160 acres à la proximité d'un chemin de fer et au milieu de Canadiens-français des Etats-Unis ou du Canada qui ont profité des avantages qu'offre le gouvernement à tous ceux qui veulent s'établir dans l'Ouest. Depuis cinq ou six ans le nombre des émigrants s'élève à 400,000 par année, qui nous viennent de tous les pays du monde, et dont la plupart s'établissent dans l'Ouest.

Ceci est une preuve évidente des avantages nombreux qu'offre notre pays. Pourquoi ne pas se hâter davantage à prendre la part de l'héritage qui vous appartient à vous, comme aux autres Canadiens-français: le Canada, c'est votre patrie.

Vous tous, mes chers compatriotes des Etats-Unis, qui vivez dans un pays étranger, qui n'a pas de patrimoine à vous offrir, et qui ne pouvez par conséquent établir vos enfants, profitez donc de ces avantages, qui ne dureront pas toujours, et venez vous joindre à vos compatriotes déjà établis: vous ferez là une oeuvre à la fois patriotique et religieuse. Vous procurerez à vous-même et aux vôtres un héritage qui ne vous sera pas enlevé. Vous sortirez de l'atmosphère empoisonné des villes: vous contribuerez au bien-être physique et moral de vos familles et du pays tout entier.

N'oubliez pas la date de mon excursion. Elle partira de Montréal le 14 avril à 10 heures du soir par le chemin de fer *Grand Tronc* via Chicago. Tous les compatriotes des Etats-Unis qui veulent venir ne doivent pas oublier de se procurer un certificat de l'agent du gouvernement canadien aux Etats-Unis le plus rapproché de leur localité. Ce certificat leur donnera droit à un billet pour un sou le mille. Pour toutes autres informations s'adresser au *Rév. J.-G. Bouillon, ptre, curé d'Elie, Manitoba, et missionnaire colonisateur pour le même pays, No. 306, rue Saint-Antoine, Montréal.*

Ecrivez maintenant pour nous dire que vous êtes du nombre des braves et que vous nous accompagnerez au Manitoba.

J'ai aussi le plaisir d'annoncer une magnifique brochure sur le Manitoba, qui sera prête dans un mois ou deux et dans laquelle vous trouverez tous les renseignements qui vous sont nécessaires pour devenir colon au Manitoba. Cette brochure vous montrera en même temps tous les avantages qu'offre le pays. Elle sera envoyée gratuitement à tous ceux qui nous en feront la demande.

J.-G. BOUILLON, Ptre curé,
Missionnaire colonisateur,
306 rue Saint-Antoine,
Montréal, Qué.

PETIT CHINOIS TOURMENTE

Il se défend avec un canif. Le juge averti ceux qui le taquinaient.

MacLeod, Alta., 2.—Continuellement tourmenté par ses confrères de l'école publique, Quong How, un écolier chinois âgé de 14 ans s'est défendu en frappant d'un coup de couteau l'un de ses agresseurs, lui infligeant une blessure longue d'un pouce. Amené devant le magistrat et inculpé d'avoir infligé une blessure à son agresseur, il a plaidé coupable et en défense a fait remarquer que maintes fois ses compagnons blancs l'avaient frappé à coups de pied. Son témoignage a été écorroboré par le chef de police qui a juré qu'il avait souvent vu de petits chinois maltraités par les élèves de race blanche. Il ne veut pas cependant que les victimes se défendent en se servant du couteau. Le juge a suspendu la sentence en déclarant au petit chinois qu'il ne devrait pas dans l'avenir user du couteau mais se plaindre à la police. Le juge a ajouté que dans le cas de mauvais traitements infligés par des blancs à un petit chinois, il se montrerait très sévère pour les coupables.

Le président de la commission scolaire qui se trouvait à la cour a déclaré que tous les élèves avaient reçu avis de bien traiter leurs confrères chinois et que toute offense du genre de celle qui a provoqué le coup de couteau du jeune chinois serait rigoureusement châtiée par les commissaires.

ASSASSINEE PUIS BRULEE

Un jeune chinois de Vancouver assassine sa patronne et jette son cadavre dans la fournaise. Les chiens découvrent le crime

Vancouver, 3.—Le meurtre de Mme Charles Millard dont on accuse un jeune domestique chinois ravive toute la question orientale et crée une intense émotion dans toute la ville.

Ce sont des chiens qui ont découvert dans la cave les traces du meurtre. Le cadavre de la victime a été brûlée dans la fournaise. C'est un des crimes les plus atroces et les plus brutaux qu'on connaisse.

Il n'y a aucune trace du meurtrier. Seulement on soupçonne un jeune chinois, employé comme domestique chez la victime, mais malgré tous les efforts faits il a été impossible de rien tirer de lui.

Dans la fournaise de la cave, la polie a trouvé des os et de la chair humaine. Le cadavre y aurait été jeté après le meurtre. Les flammes n'auraient pu le détruire complètement. Les chiens de la police ont d'abord découvert les traces de sang lavées sur les prélarts, puis suivant la trace ils descendirent dans la cave et conduisirent les détectives jusqu'à la fournaise.

* * *

Vancouver, 5.—Jack Kong, le jeune chinois de 17 ans, domestique de Mme Millard, a admis qu'il était l'auteur de la mort de sa patronne. Il prétend que la victime l'attaqua et que c'est en se défendant qu'il la tua.

Cette confession du meurtrier a déterminé de formidables manifestations anti-orientales. Déjà l'on signale de nombreuses attaques de blancs contre des chinois. Les restaurants congédient leurs employés jaunes.

Le jury du coroner a rendu un verdict de meurtre, inculpant le jeune domestique chinois.

Le bien vaut mieux que le mieux. Tout ce qui est le meilleur ne dure guère.

* * *

Nos moments de lumière sont des moments de bonheur; quand il fait clair dans notre esprit, il y fait beau.

Les cors durs et les cors mous disparaissent par le Halloway's Corn Cure. Remède très sur, certain et d'une action efficace.

AVIS

Les fermiers, contracteurs et toutes gens d'affaires employant du personnel sont priés de s'adresser au "The St. Boniface Employment and Real Estate Bureau", 17 avenue Provencher, Saint-Boniface. Boîte de poste 1.

Le Bureau ne fournit que de très bons hommes. Satisfaction garantie.

A VENDRE OU ECHANGER

• 43 lots très bien situés au nord de Transcona à de s prix défiant toute concurrence. A vendre ou échanger contre de bonnes propriétées bien bâties, ou bons agreements.

S'adresser: Boite de poste 1, Saint-Boniface, Man.

PLOMBAGE ET CHAUFFAGE

THE STANDARD PLUMBING AND HEATING CO. LTD.
296 rue Fort Winnipeg, Tel. Main 529
46 rue Provencher, Saint-Boniface
Tel. Main 8132

ED. GUILBAULT, Président. E. A. POULAIN, Secrétaire.

The Guilbault Co., Limited
ENTREPRENEURS GENERAUX

Materiaux de Construction

BOIS ET CHARBON

En gros et en détail

BUREAUX ET ENTREPOTS:
Coins des Rues Des Meurons et Goulet
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphones Main 604-7442